N. 18.

ESSAI

SUR

L'HYGIÈNE MORALE DES TEMPÉRAMENS.

Thèse

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,
LE FÉVRIER 1837,

PAR

ÉTIENNE-VICTORIN VIAN,
de LORGUES. — Var,

Pour obtenir le Grade de Docteur en Médecine.

La médecine est une science essentiellement morale, et fort heureusement la morale ne répugne jamais aux lois de l'hygiène, elle est avec celle-ci dans une constante harmonie.

(DUBOIS d'Amiens, *Traité de path.*, t. II, p. 188.)

MONTPELLIER,
de l'Imprimerie d'Isidore TOURNEL aîné, rue Aiguillerie, n.° 39.
1837.

AU CHRISTIANISME.

Qui convivificavit nos..... ut essemus nova creatura novumque figmentum.

(S.ti Leonis, Papæ, Serm. 1. de Nativ. Dom.)

A MON PÈRE,

Ancien Chirurgien des Armées.

Hommage d'Amour, de respect et de reconnaisance!

V. VIAN.

Avant-Propos.

Lorsque le célèbre Deluc voulut faire connaître au monde savant le résultat de ses études géologiques, et proclamer que « la Genèse, le premier de nos livres sacrés, renferme la vraie histoire du monde, c'est-à-dire, que l'étude de la terre en montre les plus grands traits et n'en contredit aucun ; » il lui fallut ajouter, comme une précaution oratoire dont *un savant du premier ordre* aurait, ce semble, bien pu se dispenser : « il est difficile, sans doute, d'annoncer aujourd'hui une conséquence qui tienne plus le lecteur sur ses gardes,.... car..... soutenir Moïse paraît le comble de la déraison (1). » Dans le même temps il paraissait

---

(1) Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de l'homme (Discours 2, p. 23).

Après que les premiers aperçus de la chimie géologique eurent fait répéter inconsidérément que l'histoire de la terre contredisait la révélation, et que la nature réfutait Moïse et la Genèse (comme si Dieu pouvait se réfuter lui-même puisque, selon Buffon, la nature est le système des lois établies par le Créateur, pour la conservation et la reproduction des êtres), il s'est trouvé que la terre et la nature mieux examinées, non-seulement confirment en tout le récit de la création et du déluge dans la Bible, mais prouvent même que ce récit n'a pu être qu'inspiré. C'est ce qu'un savant du premier ordre, M. Deluc, connu dans l'Europe pour avoir consacré sa vie à ce genre de recherches, a démontré dans deux ouvrages (l'Histoire de la Terre et des Hommes et les Lettres géologiques), que la philosophie des incrédules n'a pas même osé contredire, quoique dans toute la puissance de son règne actuel ; et MM. de Saussure et Blumenbach et d'autres savans non moins distingués, ont appuyé ces démonstrations, en attestant la réalité des mêmes faits » (La Harpe, Cours de littér., édit. in-18, tom XIV, introduct., p. 19).

« Newton qui paraît avoir beaucoup étudié l'esprit des livres saints, écrivait au docteur Smith, chef du collége de la Trinité : « je trouve plus de marques certaines d'authenticité dans la Bible que dans aucune histoire profane. » (La Mennais, Essai sur l'indiff., t. IV, p. 153, note).

Pour moi, je le dis du fond du cœur, je ne connais point de livre où

tout aussi déraisonnable, ridicule même de soutenir, je ne dis pas la morale, on ne s'en est pas pris au mot lui-même, mais le Christ, auteur de la morale (1) ; et pour oser en parler alors,

---

il y ait des monumens plus certains de l'histoire des nations et de celle de la nature que la Genèse » (Bernardin de Saint-Pierre, Études de la nature, t. I, p. 408, édit. in-8.°).

« L'illustre fondateur de la Société Asiatique de Calcutta, William-Jones, en se félicitant de ce que les travaux de la société sont venus confirmer le récit de Moïse sur l'origine du monde, ajoutait ces mots qu'il ne faut pas oublier : « notre témoignage, sur ce point, mérite d'autant plus de confiance, que quand même le résultat de notre travail eût été différent, nous l'eussions publié de même et avec une égale franchise, la vérité doit l'emporter sur tout » (Recherches asiatiques, 10e discours, citées dans Le Christ devant le siècle, chap. 8, p. 265, par Roselly, de Lorgues, Var).

« Les auteurs du 18e siècle qui ont traité les livres saints des Hébreux avec un mépris mêlé de fureur, jugeaient l'antiquité d'une manière misérablement superficielle,.... pour s'égayer avec Voltaire, aux dépens d'Ézéchiel ou de la Genèse ; il faut réunir deux choses qui rendent cette gaieté assez triste : la plus profonde ignorance et la frivolité la plus déplorable » (Benjamin Constant, De la religion considérée dans ses formes, t. IV, chap. 11).

On verra dans les notes suivantes le témoignage de Cuvier. Personne n'ignore ici, celui de notre savant professeur de minéralogie, M. Marcel de Serres. Voir aussi dans La législation primitive de M. de Bonald, t. I, p. 215, une note curieuse, extraite des Recherches sur le christianisme de Charles Bonnet, médecin de Genève ; elle renferme les témoignages de plusieurs célèbres astronomes.

(1) Je suis persuadé que la morale purement humaine est insuffisante. On peut voir des preuves convaincantes de cette vérité, dans l'introd. à la philos., par M. de Laurentie, p. 409, dans le Cours de philosophie de M. Larroque, de Grenoble. Le sermon de Bourdaloue, du jeudi de la 3e semaine de carême, sur la différence qu'il y a entre la probité humaine et la probité religieuse, est aussi une preuve de l'insuffisance de la morale, dénuée de la sanction divine, et Jean-Jacques ne pensait pas autrement, lorsqu'il disait. « je n'entends pas qu'on puisse être vertueux sans religion, j'eus long-temps cette opinion trompeuse, dont je suis bien désabusé » (Lettres sur les spectacles). Mais je ne puis laisser ignorer, à ce sujet, le témoignage de *ce savant du premier ordre*, que j'ai déjà cité : « Il n'y a point de morale solide sans la religion. Ou, pour m'expliquer d'une manière plus précise, la morale rationnelle ne peut produire que la première petite portion du bonheur qui

autrement qu'en critique, il fallait aussi demander grâce. Les temps sont aujourd'hui changés ; cet esprit d'intolérance, de partialité, essentiellement ennemi de l'ordre, de la vérité et du progrès, a fait place à un autre bien plus digne de l'intelligence humaine, lequel efface toutes les préventions, tous les préjugés, et ne condamne aucune doctrine sans l'avoir bien connue et sévèrement examinée ; c'est cet esprit de tolérance, d'impartialité, dont les événemens ont fait et font encore tous les jours reconnaître la justice aussi bien que la justesse et l'élévation. Nous ne sommes plus dans ces jours « où la philosophie anti-chrétienne, toute puissante par sa nouveauté, tyrannisait l'opinion publique et la contraignait à prendre pour un esprit fort, tout esprit qui avait secoué le joug de l'église. Chez les plus incrédules, le scepticisme qui doute de l'impiété a succédé au scepticisme qui doute de la religion. Déjà les intelligences les plus élevées de notre époque sont chrétiennes, et la plupart d'entr'elles doivent leur retour à la vérité, après Dieu, aux progrès de cette science si ennemie, disait-on naguère, du catholicisme » (de Coux, Cours d'économ. sociale). Le temps est venu où, comme le dit le célèbre astronome, (Herschell, citation de M. Marcel de Serres), « la religion et la science qui jusqu'à présent semblaient avoir été ennemies, vont se donner la main et se soutenir mutuellement ». *Nous allons la revoir* cette superbe alliance, ils *reviennent* ces beaux jours du monde où toute science remontait à sa source (1). Oui, les esprits

---

consiste dans le repos apparent de la société ; tandis que la morale religieuse produit, et cette partie-là, et celle incomparablement plus grande, qui fait jouir chaque individu de l'ensemble du bonheur des autres, non-seulement dans le présent, mais dans le passé et l'avenir « (Deluc, ouv. cit., disc. 2, p. 78). On peut voir, d'ailleurs, dans le tome IV de la Législation primitive, p. 27, comment ce célèbre géologue exprime son retour à la croyance en cette morale, dans un entretien qu'il eut avec le chevalier Pringle, médecin et professeur de philosophie morale, à Édimbourg.

(1) Ainsi parlerait aujourd'hui l'illustre auteur des Soirées de Saint-Péters-bourg, qui disait, il y a un demi-siècle : « J'éprouve un chagrin profond, une douleur légitime bien étrangère à toute passion, lorsque je vois des

vraiment supérieurs, vraiment philosophes, ceux qui dans l'étude des sciences ne s'arrêtent pas à la superficie, mais qui, profonds et sublimes tout à la fois, savent s'élever des faits aux principes, et descendre des principes aux faits; ces esprits ne sont ni incrédules ni impies, et il faut augmenter de leurs noms cette liste des grands hommes qui ont regardé la religion comme l'ouvrage de Dieu (1). Parmi eux, ceux qui cultivent la plus

hommes d'ailleurs si estimables et que j'honore, dans un sens, comme mes maîtres, déplorablement en garde contre les traditions les plus vénérables, contre toute idée spirituelle, contre l'instinct de l'homme, je m'écrie tristement : *tantus amor nihili* (Polignac)! Mais nous la reverrons cette superbe alliance de la religion et de la science; ils reviendront ces beaux jours du monde, où toute science remontait à sa source..... » (De Maistre, dans sa Traduction de l'ouvrage de Plutarque, sur les délais de la justice divine, dans la punition des coupables, note 20e).

(1) « Liste capable, dit d'Alembert, d'ébranler, même avant l'examen, les meilleurs esprits, mais suffisante, au moins, pour imposer silence à une foule de conjurés ennemis impuissans de quelques vérités nécessaires aux hommes, que Pascal a défendues, que Newton croyait et que Descartes a respectées» (Mémoire sur la vie de Jean Bernouilli). Liste, ajouterai-je, où se sont inscrits bien des hommes illustres dans la science médicale : les Fernel, les Camérarius, les Baglivi, les Baillou, les Boërrhaave, les Morgagni, les Haller, etc., et de nos jours, en commençant par le célèbre Delpech qui, je le sais positivement, un quart d'heure avant sa mort tragique, appliquait son génie à donner à un sourd et muet une notion de la très-sainte Trinité: ne voyons-nous pas dans cette liste les Dupuytren, les Bayle, les Fréd. Bérard, les Baumes, les Anglada, et bien d'autres qui tous ont fait hommage de leur science à la religion ou ont voulu mourir dans ses bras; et notre Barthez, expirant en disant : *je doute*, doit bien *ébranler les meilleurs esprits* et *imposer silence* aux autres.

En vérité, « si ma religion était fausse, dirai-je avec La Bruyère, je l'avoue, voilà le piége le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer; il était inévitable de ne pas donner tout au travers et de n'y être pas pris » : car si on veut me permettre cette espèce de contre-façon d'une pensée de Galien, *si veritas esset inventu difficilis, tot ac tanti viri qui illam perquisierunt, unquam in tam consentientes sententias devenissent (Comment. aphor., Hipp., lib. I,* 1.). Et on ne peut s'empêcher de dire encore avec l'auteur des Caractères : « quel plaisir d'aimer la religion et de la voir crue et soutenue par de si beaux génies et de si solides esprits » (chap. 16).

excellente, la plus utile de toutes les sciences, la médecine, ne sont pas restés étrangers à ce progrès de la raison et de l'intelligence; ils ont aussi reconnu, eux qui s'étaient d'abord laissé fasciner par les sophismes du matérialisme, « que la médecine est une science essentiellement morale, que la morale ne répugne jamais aux lois de l'hygiène, et qu'elle est avec celle-ci dans une constante harmonie (1). » Et moi, devant des témoignages si nombreux, si éclatans en faveur de la vérité religieuse, j'ai arrêté ma pensée presque séduite par l'erreur, j'ai étudié, j'ai examiné, j'ai fait et j'ai cru. Aussitôt que ce sont révélés à moi tous les bienfaits que la morale chrétienne peut dispenser à l'homme qui la pratique, dès que j'ai senti, il faut le dire, la puissance hygiénique et thérapeutique des préceptes de l'évangile; persuadé, moi aussi, « qu'il ne suffit pas de conquérir ce que l'on croit la vérité, mais que c'est un devoir de propager ses convictions » (Astrié, médec. inspect. des eaux d'Ax, dans sa brochure de l'homœopathie), j'ai voulu communiquer les miennes. Je crois fermement que la médecine morale est la plus salutaire de toutes, que les secours que la morale chrétienne, en particulier, peut fournir à l'hygiène, sont plus puissans et plus efficaces que tous ceux que présente la science. N'était-ce pas la pensée d'un savant professeur de cette Faculté, lorsqu'il montrait toutes les améliorations que la santé publique doit aux progrès de la civilisation, et qu'il déclarait que « le christianisme est la civilisation par excellence (2). »

(1) Je ne puis rien comprendre à cette pensée de Bichat: « les principes de la physique et ceux de la morale sont également solides, quoiqu'ils soient parfois en opposition » (Recherches sur la vie et la mort, pag. 45). J'y vois toujours cependant un hommage rendu à la morale; et je suis bien convaincu « que de prétendues lois de physique générales, qui seraient en contradiction formelle avec les vérités morales et religieuses seraient fausses, quelque degré de certitude qu'elles parussent avoir, et la fausseté en serait tôt ou tard découverte » (de Bonald, art. d'un journal); c'est bien ce qu'on a vu pour la géologie.

(2) « L'esclavage a été aboli par l'influence d'une civilisation croissante, et surtout par l'influence du christianisme qui, lui-même, j'ose le dire, est la

Certes, si la présentation d'une thèse, comme dernier acte probatoire pour obtenir le doctorat, ne me mettait dans l'obligation d'écrire, je n'aurais osé publier ainsi ma pensée, ne trouvant en moi ni l'art de l'éloquence pour en exprimer la noblesse, ni celui de la dialectique pour en soutenir la vérité. Mais le devoir était là, il fallait l'accomplir. J'y ai mis toute mon application, puissé-je avoir mérité l'approbation de mes Juges !

Mon but était de traiter de l'hygiène morale des tempéramens, mais j'ai cru devoir faire précéder cette partie de ma dissertation, de quelques idées sur la constitution de l'homme et sur la formation du tempérament. J'adopte le principe chrétien, c'est d'après lui que je raisonne, et c'est de la morale qui en découle que je propose l'application à la santé de l'homme, pensant « *esse tanquam ex congruo, ut nos (medici) qui pro viribus incumbimus ad artes perficiendas, etiam de vitâ hominum producendâ cogitationem suscipiamus*, favente et veritatis et vitæ Autore (Bacon, *hist. vit. et mort. in præfat.*).

---

civilisation par excellence, la civilisation descendue du ciel, telle que l'a manifestée, par une révélation expresse, l'Auteur même de la nature, de la société et de la raison..... L'esprit du christianisme, dans ses rapports avec l'humanité, a été souvent méconnu par ses défenseurs, plus souvent encore par ses ennemis. Comme la nature, il renferme une foule de bienfaits cachés pour les temps les plus reculés, et il est aussi étendu, aussi infini qu'elle-même.... Le christianisme seul est la religion de l'homme; toutes les autres religions sont celles de tel ou tel peuple, de telle ou telle époque,... de tels ou tels intérêts..... Ce n'est qu'en changeant l'homme, lui-même, sur lequel il a toute action, qu'il a tout changé.... » (Bérard, prof. d'hyg. à la faculté de Montpellier, Discours sur les améliorations de la santé publique, par les progrès de la civilisation, p. 43). On voit encore dans ce discours une statistique des enfans trouvés et des aliénés, qui pourrait bien être, pour un médecin philosophe, le sujet de graves réflexions, sur l'influence qu'exercent les croyances religieuses. En 1780, dit M. Bérard, il y avait en France 20,480 enfans naturels, en 1825, il y en avait 65,760; en 1786, il y avait à Charenton 82 individus, et aujourd'hui on en compte près de 500. D'ailleurs, qu'on voit encore l'augmentation prodigieuse des suicides depuis trente ans, dans les considérations sur les suicides de notre époque, par M. Brouc, article des Annales d'Hygiène publique, etc., octobre 1836, l'auteur ne sait plus à quoi l'attribuer..... Nous le savons....



ESSAI

SUR

L'HYGIÈNE MORALE DES TEMPÉRAMENS.

De l'Homme.

> S'il n'y avait point de mal moral sur la terre, il n'y aurait point de mal physique; et puisqu'une infinité de maladies sont le produit immédiat de certains désordres, n'est-il pas vrai que l'analogie nous conduit à généraliser l'observation (de Maistre, Soirées de Saint-Pétersbourg, t. I, 1.er entretien).
>
> *O dementes homines, pravitatis pendentes, avaritiæ, insatiabilitatis, inimicitiæ, insidiarum, doli (Hipp. Opera, epist. 17, Damageto.).*

Partant du principe chrétien, comme je l'ai annoncé, je ne vois pas seulement dans l'homme « un être qui ne connaît que ses sensations et ne se connaît que par ses sensations (1),

(1) « De la sensibilité *seule* dépend la perception qui se produit en nous de l'existence de nos propres organes et de celle des objets extérieurs » (Cabanis, Rapport du physique et du moral, t. I, p. 100, édit. 1805).

2

dont les actions sont nécessaires et dictées par le seul intérêt de son plaisir personnel, qui ne sait pas et ne peut savoir..... s'il est un être lui-même,..... une combinaison passagère d'élémens matériels, attirés et retenus par une force inconnue (Philosophie de M. de Tracy, analysée par M. Guizot dans son discours de réception à l'Académie). Mais je dis, avec tous les philosophes qui, en le sachant ou sans le savoir, ont raisonné d'après mon principe, que *l'homme est une intelligence servie par des organes et un être immortel comme son auteur* (1). Voilà l'expression

---

(1) « En nous occupant du corps de l'homme et ensuite de son âme, souvenons-nous toujours que nous parlons d'un corps qui est sous le gouvernement d'une intelligence, et que *l'intelligence humaine est secondée ou servie par des organes*... » (Pluche, Spect. de la nat., t. V, de l'homme, 3e entretien).

M. Lordat dit de la volonté de l'homme, qu'elle est le pouvoir exécutif dont les ministres sont les organes (Leçon du 6 janvier 1837).

« Cette idée que l'homme est un être double qui se compose d'une âme et d'un corps, *l'âme étant la maîtresse et le corps le serviteur*, mais un serviteur parfois récalcitrant, et qui n'obéit qu'à certaines conditions, cette idée, disons-nous, c'est la croyance du genre humain; c'est une croyance naïve, spontanée, universelle, qui a existé de tout temps et qui se retrouve dans tout pays. Quelque haut que l'on remonte dans l'étude de l'histoire, quelque loin que l'on s'aventure sur les pas des voyageurs, on est sûr de la rencontrer. C'est la croyance des Assyriens, des Babyloniens et des Mèdes, de même que celle de nos Européens de nos jours; c'est la croyance du Lapon et du Hottentot, du Kamtschadale et de l'Australasien, de même que celle de l'Anglais et du Français. Toutes les traditions, toutes les religions, toutes les langues, tous les livres, toutes les relations des navigateurs, en rendent également témoignage......... M. Broussais s'en prend quelquefois à Platon, parmi les anciens, à Kant, parmi les modernes. Mais la vérité, c'est que Platon et Kant, c'est que tous les philosophes de l'antiquité, soit du moyen âge, soit du 18e, soit du 19e siècle, en sont également innocens» (Revue Française, septembre 1829, sur le livre de l'irritat. et de la folie, de M. Broussais).

Voir pour le même sujet: Damiron, Essai sur la philos. en France, au 19e siècle, art. Broussais.

« Dans cette création merveilleuse, on dirait qu'il n'a été employé d'élémens matériels que ce qu'il en fallait pour rendre l'intelligence sensible, *et lui soumettre la matière* elle-même; c'est la solution d'un beau problème des forces motrices» (Kératry, De l'existence de Dieu).

la plus concise de l'être humain, une intelligence servie par des organes; mais pour la rendre plus accessible à notre étude, tâchons d'en faire l'analyse. L'intelligence est le terme qui représente tous les phénomènes, toutes les fonctions que l'on peut rapporter au *sens intime*. Le sens intime est lui-même la puissance que l'homme exerce lorsqu'il pense, qu'il conçoit, qu'il raisonne, qu'il juge, qu'il approuve ou qu'il improuve, ou qu'il exécute tout autre acte de l'entendement. De là divers modes qu'a l'être humain de se manifester; car toutes les fois qu'il exerce une des fonctions intellectuelles, il se donne à lui-même, toujours, et aux autres quand il veut, une preuve irréfragable de la vérité de son existence. Mais il est facile de voir que tous ces actes du sens intime, quoique différens entr'eux dans leurs modes de génération et dans leurs produits, peuvent cependant se réduire à deux principaux, d'où ils découlent tous, par lesquels ils sont tous commencés, et qui en sont les élémens; je veux dire la *pensée* et la *volonté*. Barthez a dit qu'il est de « ces notions que nous donne le sentiment intérieur, qui sont aussi certaines que celles dont la vérité est susceptible de preuves » (Science de l'homme, 1.re édit., p. 5). Celle qui nous apprend que l'homme ne peut rien faire intellectuellement sans *penser* et *vouloir*, est évidemment une de ces notions; elle n'a pas besoin de preuves. Maintenant, pour faire rentrer ma manière

---

« Il n'y a aucun doute que les esprits ne constituent la principale partie du monde, *et que les corps n'y soient introduits que pour leur service* » (Euler, lettre 19e, à une princesse d'Allem.).

« La personnalité humaine est une âme vivante, se manifestant par un esprit intelligent, et revêtu d'un corps organisé, ce qui comprend, selon le langage des philosophes: 1° l'être humain; 2° l'existence pure de l'être dans sa forme spirituelle; 3° l'enveloppe organiques » (Thèse de M. Verger, soutenue devant la faculté de médecine de Paris, en 1834).

« On ne peut, il est vrai, comprendre l'essence ou la nature intime de cet *être spirituel, intelligent et immortel* qui réside en nous, et que nous désignons sous le nom d'*âme* » (Macbride, Introd. méthod. à la théor. et à la prat. de la médec., t. I, chap. 3).

de concevoir l'homme dans le principe que j'ai adopté, je dis que la PENSÉE n'est autre chose que la PAROLE, car on pense sa parole avant de parler sa pensée, selon l'expression du philosophe qui a défini l'homme; et comme le dit M. Blaud, « sans la parole, la pensée serait nulle, et l'intelligence muette ne pourrait rien produire, comme elle ne pourrait rien manifester. C'est par la parole intérieure que l'homme pense; c'est en se représentant à lui-même les objets au moyen des mots qu'il conçoit des idées, comme c'est par ces mots qu'il les exprime (Phisiol. philos., t. II, l. 2, ch. 4).

J'ajoute que la *volonté* n'est autre chose que *l'amour;* c'est-à-dire, que pour vouloir quelque chose il faut nécessairement, sinon aimer cette chose, du moins n'avoir pas pour elle cette répugnance qui vient de tout l'être vivant, et qui lui fait dire facilement *je ne veux pas* au lieu de *je veux*. Un philosophe chrétien, aussi remarquable par la grâce et l'élégance de ses pensées que par leur profondeur et leur élévation, a dit « que nous avons trois sortes d'actions amoureuses, les spirituelles, les raisonnables et les sensibles » (Traité de l'amour de Dieu, chap. 8). Hé bien! on conçoit parfaitement que, lorsqu'on exerce sa volonté, il est impossible qu'il ne s'exécute une de ces trois actions amoureuses; c'est encore là une de ces vérités de sentiment que le raisonnement ne laisse pas cependant sans preuves (1). Il est donc vrai que la volonté n'est que l'amour.

---

(1) « La droite volonté est l'amour bon, la volonté mauvaise est l'amour mauvais » (S.t August.); c'est-à-dire, en un mot, que « l'amour domine tellement en la volonté, qu'il la rend toute telle qu'il est » (S.t François-de-Sales, Traité de l'amour de Dieu, chap. 4).

Qu'on prenne garde, je n'entends pas par amour cette passion animale que les moralistes appellent concupiscence, et qui lutte toujours contre la raison; mais cette faculté de l'entendement, par laquelle nous pouvons, *selon la raison*, aimer une chose, indépendamment de ce que peut nous faire sentir la concupiscence. « Ma chair en frémit, mais mon cœur les adore »; disait l'évêque et prince de Genève, en parlant des contradictions et des contrariétés » (Solide piété, chap. 100).

Voilà donc les deux principales manifestations de l'intelligence humaine ; la PAROLE et l'AMOUR. Mais il est dit encore que cette intelligence est servie par des organes. C'est donc un troisième mode de manifestation de l'être', celui qui est du ressort des sens. Mais cette puissance que l'homme exerce par son organisation, l'expression de la parole, la vision, par exemple, n'est-elle qu'un effet de propriétés attachées aux tissus que nous touchons, que nous disséquons et que nous voyons tomber en putréfaction dans nos amphithéâtres? Non sans doute, et le mot seul *d'organes* nous dit que ces serviteurs de l'intelligence ne sont que des instrumens dont nous ne pouvons même calculer la nécessité. Il faudra donc représenter cette puissance de l'organisation, cette activité de service des organes par un terme qui, ne préjugeant rien sur la cause qui la produit, en soit cependant une juste expression. Celui de *principe vital* qu'a adopté cette École, me paraît le plus convenable et je l'adopte. Qu'est-ce donc que l'homme à présent que nous l'avons examiné dans tous les modes de manifestation de son existence? C'est un être *vivant*, *parlant* et *aimant*. De là ces trois facultés constitutives qui résument toutes les autres, LA PAROLE, L'AMOUR et LE PRINCIPE VITAL OU LA VIE (1); telle est la nature de l'homme. J'ajoute que cette nature est nécessairement fonction de son origine et de sa destination; c'est-à-dire (car la pensée me paraît la même), comme le dit M. Guizot, « que l'homme est un être..... qui concourt, en traversant la vie, à une œuvre divine, et doit recevoir ailleurs le prix de son travail ; » ou, selon l'expression d'un philosophe aussi aimable que solide, « que le dessein de Dieu sur l'homme, « étant d'en faire son représentant sur la terre, tout ce qui a « été mis en lui doit tendre à ce dessein » (Pluche, ouv. cit.). On conçoit, en effet, que si l'homme, comme l'enseigne le dogme

---

(1) Trois facultés, dont chacune a une puissance propre, mais qui doivent conspirer au même but. *Facultate quidem diversis, usu verò consentientibus.* (*Hipp.*, *de san. vict. rat.*, *cap.* 3).

chrétien', est fait à l'image de Dieu (Genès., 1. 26); si, comme le dit M. Adelon, « la science nous confirme ce qui nous est dit d'autre part sur la dignité de l'homme et sur sa plus haute vocation» (Physiol., préface); s'il faut admettre, avec M. Richerand, que « l'âme rationnelle est une émanation divine » (Phys. préf.), on conçoit, dis-je, quoique les physiologistes ne nous l'aient pas encore dit, que la vie de l'homme doit avoir quelque rapport avec son origine et sa destinée, que les moyens doivent être d'accord avec la cause et la fin. Il me semble que ce raisonnement est le plus naturel qui soit possible, et qu'il est bien vrai que la nature de l'homme est fonction de son origine et de sa destination. Les chrétiens instruits comprendront facilement ce que c'est que cette fonction. Expliquons cependant notre pensée. En physiologie, une fonction est un acte vital qui s'exécute sous l'impulsion d'une cause et dans un but déterminé. La vie de l'homme n'est pas autre chose. C'est un fait, un acte dont la cause est la volonté de Dieu, et dont le but est d'accomplir cette volonté. Maintenant, pour que cet acte, cette fonction s'exécute d'une manière normale, il faut que l'homme, qui est l'organe de cette fonction, ne perde pas de vue l'impulsion qu'il a reçue de la cause et le but auquel il doit tendre. Tout comme dans le corps humain, une fonction n'est normale, qu'autant que l'organe qui l'exécute, n'est pas dévié de l'impulsion imprimée par la force vitale, et atteint parfaitement le but déterminé. Avec cette différence que le foie, par exemple, est un instrument aveugle et sans volonté, tandis que l'homme est un instrument intelligent et libre,

Si les physiologistes ont découvert par l'observation et l'expérience les conditions auxquelles les fonctions vitales peuvent s'exécuter d'une manière normale, et si les médecins hygiénistes ont pu poser des règles dont l'observation garantit à peu près l'accomplissement de ces conditions, les moralistes savent encore plus positivement toutes les conditions auxquelles l'homme peut s'acquitter parfaitement de sa fonction, et il existe

des règles infaillibles qui en déterminent les moyens d'après la cause et les dirigent tous vers le but. Ce sont les principes de la physiologie qui servent de base aux règles de l'hygiène ; ce doivent être les principes de la théologie qui servent de base aux règles de la morale. Mais il existe une union si étroite entre les facultés de l'homme qui font plus spécialement le sujet des études physiologiques, et celles qui sont l'objet des méditations du théologien, qu'il est impossible que les règles hygiéniques du médecin ne se confondent très-souvent avec les règles hygiéniques du moraliste. Aussi je n'ai pas été étonné d'entendre dire à notre *bien* savant Professeur de physiologie, « que les médecins de l'école de Montpellier se sont bien gardés de penser que les sciences théologiques lui fussent étrangères » (1). Les règles de

(1) Le célèbre Alberti, savant médecin, naturaliste habile, bon philosophe, théologien instruit et jurisconsulte exercé,... a su combiner très-sagement la morale avec la médecine, présenter d'une manière neuve l'influence qu'elles exercent l'une sur l'autre, et démontrer, en même temps, combien leur alliance est utile et importante (Biograp. médic.); il a fait plusieurs dissertations, dont le titre seul ne laisse aucun doute sur le principe qui les a inspirées ; *De convenientiâ medicinæ cum theologiâ practicâ* ; *De medicinæ et doctrinæ moralis nexu* ; *De therapiâ morborum morali.*

Et Champier Symphorien, de Lyon, a fait une dissertation avec ce titre : *Speculum medici christiani de instituendo sapientiæ cultu, ac de veris et salutaribus animi et corporis remediis.* Je regrette bien de n'avoir pu trouver à lire toutes ces thèses.

« La métaphysique bien présentée est très-utile à tout homme qui veut faire de bonnes études et en même temps attrayantes, parce que l'on se sent, en quelque façon agrandir, et c'est un sentiment doux, à mesure que l'on apprend à généraliser ses idées, et que l'on en acquiert sur des objets dont l'aspect avait d'abord effrayé:.. » (Tissot, vie de Zimmermann). D'ailleurs, le médecin doit avoir encore plus d'attrait qu'un autre, pour l'étude de la métaphysique, parce que « les merveilles qu'étale la science de l'homme, fournissent des probabilités aux dogmes les plus intéressans de la métaphysique et de la morale » (J.-M. Lordat, dans sa thèse, Esquisse d'un plan de physiologie, p. 10).

« Cette connaissance de l'homme physique et *moral*, qu'on peut regarder comme le principe du bonheur de la société, comme la première et la plus noble

l'hygiène morale sont connues de tout le monde ou peuvent l'être très-facilement ; la clarté et la simplicité du code qui les contient

---

de nos connaissances, toujours masquée ou toujours méconnue par la routine, est cependant *la seule qui puisse former des hommes, le médecin même semble être plus intéressé à saisir ce point essentiel, que toutes les autres classes de la société civile.* En effet, les passions jouent un si grand rôle dans les maladies, qu'on ne peut, sans un crime manifeste se donner pour médecin, sans avoir fait une étude particulière de l'homme. On s'imagine, cependant, qu'il n'est rien de plus aisé que cette connaissance sublime ; mais où va-t-on la chercher ? dans la conversation ou la fréquentation des gens qui n'y ont peut-être jamais réfléchi de leur vie, ou qui pleins de préjugés, approuvent ou condamnent, d'après les lois ou les règles qu'on leur a dictées dans leur jeunesse » (Zimmermann, Traité de l'expérience dans l'art de guérir, liv. I, chap. 2).

« Tous les hommes doivent être pour le vrai médecin, un mobile tableau, perpétuellement offert à sa constante observation ; sans cesse, il doit s'appliquer à l'étude, non-seulement de l'homme physique, mais aussi de l'homme moral, et le médecin doit saisir jusqu'aux influences perceptibles les plus déliées de l'un sur l'autre et de leur réciprocité d'action. Celui-là, en effet, serait le plus grand médecin, qui lirait le plus profondément dans la pensée, comme il apercevrait d'un œil plus sûr les phénomènes les plus déliés de la vie, et qu'il prévoirait de plus loin le genre de maladie qui menace un individu... (Corvisart, Essais sur les maladies du cœur, disc. prélim.).

Moi, je me suis demandé s'il existait une voie plus sûre pour acquérir *cette sublime connaissance, pour être grand médecin, en lisant profondément dans la pensée*, que celle d'une doctrine qui nous instruit sur l'origine de l'homme, sur la raison de son état actuel et sur sa destinée ; qui nous donne pour diriger sa conduite, des règles dont la sanction est l'origine de l'homme elle-même, et dont la pratique, dans l'état actuel, ramène à la destinée qui lui est promise. Quelle est cette doctrine ? c'est évidemment la théologie, qui, selon la pensée du professeur Lordat, est ou révélée par la divinité, ou instituée par les hommes. « S'il y a des raisons suffisantes pour établir incontestablement que la théologie positive est divine, ce serait une extravagance de ne pas l'associer à la physiologie, lorsque l'autorité suprême peut compléter les notions que la raison n'avait pu que commencer. Si cette doctrine est une institution humaine, elle peut être considérée comme une morale renforcée par une autorité fictive ; mais dans ce cas, elle a été faite d'après la constitution, les penchans, les faiblesses, les besoins et le caractère de l'homme. Dieu a été fait à l'image de l'homme ; il a une intel-

les ont mises à la portée de tous les esprits. En général elles sont admises et reconnues comme excellentes ; mais on oublie qu'elles découlent des dogmes à côté desquels on les trouve presque toujours. On ignore que la morale chrétienne est impraticable dans sa perfection, et par conséquent presque inefficace dans son application à la santé de l'homme, si elle n'est sanctionnée par un enseignement précis, formel et infaillible. C'est pourquoi je rappellerai, en peu de mots, les principes les plus élevés de cet enseignement, afin de paraître conséquent dans les moyens moraux que j'en déduirai pour prévenir la maladie ou conserver la santé.

Comme je l'ai déjà énoncé : l'homme est fait à l'image de Dieu (1) ; c'est-à-dire que, comme *Dieu créateur*, il est, il vit ;

---

ligence pareille à la nôtre, on a réuni toutes les perfections imaginables, plus l'immensité dans tous les sens, nos relations avec lui auront été calculées d'après les relations d'un homme faible à un autre qui est puissant ; dans cette supposition, vous devez trouver l'homme tout entier jusque dans tous ses replis. Une pareille théologie est donc une bonne partie de la physiologie humaine, puisque dans les faits qu'elle raconte, dans les sentimens que l'homme exprime, dans les préceptes que Dieu lui donne, les puissances actives du système se montrent sous un grand nombre de formes, et laissent apercevoir les variations de leurs rapports mutuels ou de leur *alliance*. La conclusion que l'on peut tirer de là, c'est que l'étude de la théologie n'est jamais perdue pour le médecin, soit qu'il croie, soit qu'il se pique d'incrédulité. C'est toujours une occasion de connaître en physiologie, ce qu'il n'est pas possible d'ignorer tôt ou tard. Ne soyez donc pas surpris si l'école qui veut connaître tout l'homme, qui veut le considérer dans toutes les circonstances où il peut se trouver, désire le contempler dans les momens où il s'adresse à Dieu, et dans ceux où il croit recevoir son influence. Puisqu'elle est obligée de porter ses regards sur les objets moraux les plus dégoûtans, sur les détails les plus sales de la prostitution, elle trouve un dédommagement dans des recherches qui font connaître l'homme sous un point de vue plus grand et plus noble » (2e leçon de l'année scol. de 1836 à 1837).

(1) *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*, Genes. I, 26. « C'est l'union du père et de la mère qui détermine un individu fait à leur image. Mais cette vie qu'ils transmettent, d'où l'ont-ils reçue ? de leurs pères ; et leurs pères ?.... Il faut donc remonter jusqu'à l'Être des êtres, *à celui*

comme *Dieu rédempteur*, qui est le *verbe*, la *parole*, il parle, il pense; et comme *Dieu sanctificateur*, qui est l'amour des deux premières personnes, il aime (1). Tel est l'homme au sortir des

---

qui est, à celui qui est la vie même et la vérité » (Thèse de M. Verger).

« Ce que les philosophes ont accumulé de définitions, de recherches et de dissertations sur l'homme, n'approche pas de la profondeur de ce peu de paroles : Dieu fit l'homme à sa ressemblance. C'est un mot, plutôt qu'un discours, employé pour nous faire concevoir ce que nous avons le plus d'intérêt de ne pas ignorer. Ce n'est qu'un mot, mais tous est renfermé dans ce mot...... Les traits que la sagesse divine a imprimés sur lui peuvent être altérés, mais ils sont ineffaçables, et son bonheur c'est de les sentir..... Ce ne sera pas dans la forme des organes que nous rechercherons la ressemblance de l'homme avec Dieu,....... mais l'impression de l'image du Tout-Puissant se retrouve dans l'excellence des effets de ces organes » (Pluche, Spect. de la nat., tom. V). Et dans les organes, eux-mêmes, n'y a-t-il pas encore cette ressemblance, puisque, selon la pensée de cet « illustre ancien qui a tant défendu la société, dont il a été une des plus grandes lumières » (Lordat, leçons orales, 1834). Dieu s'est fait homme, pour que l'homme devînt Dieu. *Deus homo factus est, ut homo fieret deus* (S.t Augustin, serm. 13, de temp. nat.). Oh! admirable doctrine! qui ne s'écrierait avec Jean-Jacques : « je vous avoue que la majesté des écritures m'étonne;... voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe, qu'ils sont petits près de celui-là » (Émile, t. 2). Est-il étonnant que sous l'inspiration du christianisme il y ait, dans les esprits, de si magnifiques idées de la nature de l'homme, puisque les philosophes païens, eux-mêmes, en ont eu de semblables; tant il est vrai, comme le dit Tertullien, que l'âme est naturellement chrétienne. *Humanus autem animus*, disait l'orateur romain, *decerptus est mente divinâ, cum alio nullo nisi cum ipso deo comparari potest*.. (*Tuscul. quæst., lib. V, c.* 15.) et ailleurs : *à naturâ deorum ut doctissimis sapientissimisque placuit, haustos animos et libatos habemus* (*De divin., lib. V, cap.* 49). Ces *haustos animos ac libatos* ne rappellent-ils pas les paroles mêmes de l'historien sacré : *inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ* (*Gen.* 2, 7)?

(1) « Nous sommes créés à l'image et semblance de Dieu : qu'est-ce à dire cela? sinon que nous avons une extrême convenance avec sa divine majesté. Notre âme est spirituelle, indivisible, immortelle, *entend*, *veut* et librement est capable de juger, discourir, savoir et avoir des vertus, en quoi elle ressemble à Dieu; elle réside toute en son corps, et toute en chacune des parties d'icelui » (*anima in corporis partes perreptans, domicilio suo continetur* a dit Hippocrate, *de insomniis, c.* 1); « comme la divinité est toute

mains de Dieu qui l'a créé; il vit, il pense, il aime, de la vie, de la pensée, de l'amour de son Dieu, c'est l'existence dans sa plénitude, c'est la négation, l'impossibilité de toute dégradation; c'est la sainteté, c'est la santé dans sa perfection. Mais cet heureux état ne dure pas long-temps; l'homme y avait été mis à des conditions auxquelles il est infidèle. Il méconnaît les desseins de son Créateur; c'est l'instrument qui ne veut plus se laisser diriger par la main de l'ouvrier, et l'ouvrage n'est plus qu'un triste monument de cette indocilité, laissant toujours voir néanmoins dans son ébauche, la perfection de l'art dont il devait être le modèle. C'est cette première dégradation morale qui a été la première cause de ces modifications physiques dont l'action a rendu l'agrégat vivant *affectible*. Alors s'est établi pour la première fois, dans le corps humain, cette succession d'affections constantes qui ont changé le système des forces de la vie, et l'ont rendu susceptible de perversions de tout genre et enfin de

---

en tout le monde, et toute en chaque partie du monde. L'homme se connaît et s'aime soi-même, par des actes produits et exprimés de son entendement et de sa volonté, qui, procédant de l'entendement et de la volonté, distingués l'un de l'autre, restent néanmoins, et demeurent inséparablement unis en l'âme et ès facultés desquelles ils procèdent. Ainsi, le fils procède du père, comme sa connaissance exprimée, et le Saint-Esprit, comme l'amour exprimé et produit du père et du fils; l'une et l'autre personne distinctes entr'elles, et d'avec le père, et néanmoins inséparables et unies; ains, plutôt une même seule, simple et très-unique indivisible divinité (Traité de l'amour de Dieu, liv. I, chap. 15).

Les hommes qui n'ont pas voulu admettre l'unité de l'être humain sous plusieurs facultés, craignaient sans doute cette ressemblance entre Dieu et l'homme.

« L'homme esquisse imparfaite, image effacée de la divinité, primitivement fait pour un séjour merveilleux, mais jeté depuis sa chute sur une terre d'exil et de passage, semble y conserver l'idée confuse de sa destination première » (d'Arlincourt, le Solit., t. I, l. 2). Notre poète, a dit avec autant d'élégance que de sublimité:

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

« Hippocrate suppose la constitution chimique de l'homme, suivant l'éther, considéré comme intelligent et constituant Jupiter » (Lordat, Leçon de phys., 1836, p. 143).

destruction (1). Il n'entre pas dans mes attributions de donner les preuves théologiques de ce point dogmatique de la philosophie

---

(1) Parce qu'alors s'exécuta l'arrêt porté par le Créateur contre le premier homme, *in quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris* (*Gen.* 2, 17.) *multiplicabo ærumnas tuas.... in laboribus comedes....* (*id.* 3, 16, 17). Alors, comme dit le célèbre évêque d'Hyppone : *qui futurus erat etiam carne spiritalis, factus est mente carnalis* (*De civit. dei*, 14, 15).

Pascal a dit que : « sans le mystère du péché originel, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses retours et ses plis dans cet abîme ; de sorte que l'homme est alors plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme » (Au titre 8e de ses Pensées, qui est à lui seul la preuve la plus irréfragable de la vérité de la religion). Aussi, voyez toutes les idées absurdes auxquelles s'abandonne l'auteur du Rapport du physique et du moral, dans ses considérations sur la vie animale. Il ne sait, il doute, peut-être l'homme n'est plus aujourd'hui tel qu'au moment de sa formation primitive, peut-être il a subi de nombreuses modifications, peut-être même des transformations importantes..... Il faut nécessairement remonter à une antiquité très-reculée, pour trouver quelque lueur d'explication à la nature de l'homme tel qu'il est.... Il serait possible qu'il fût l'effet d'une génération spontanée (*), ou qu'il eût été formé de la même manière que des plantes à peine organisées, et des ébauches grossières d'animalcules.... Il est impossible de conclure que ces animalcules n'aient pu, dans l'origine, éclore du sein d'une matière inanimée.... Cependant.... une fois *doués de la puissance vitale* (qu'ils tiennent, sans doute, de cette matière inanimée), ils se reproduisent par voie de génération... Je me hâte de dire que Cabanis a rétracté toutes ces extravagances, et que probablement avec tous les autres *bien* savans, il a fini par trouver *plus justes les idées qui étaient présentes à un des auteurs des Genèses, que l'antique Asie nous a transmises.*

Les philosophes qui ne voudraient point admettre cette dégradation originelle, parce qu'ils ne peuvent en concilier l'idée avec celle de la bonté de Dieu, seraient tout aussi embarrassés devant les révolutions terrestres, dont l'idée ne paraît pas s'accorder avec sa sagesse ; et cependant M. Cuvier

(*) Voyez les Inductions morales et physiologiques, ch. 3, par M. Kératry. Ce savant y réfute, d'une manière victorieuse, contre M. Lamark, les idées de la génération spontanée de l'homme. « En accordant la possibilité de générations spontanées, il eût fallu que l'homme naquît enfant ou enrichi de toutes les qualités physiques et morales, dont se compose le brillant apanage de la virilité, etc. »

chrétienne ; mais je dois mentionner celles que me paraît fournir notre science. Si l'homme n'est malade et ne meurt qu'à cause de sa dégradation originelle, il est conséquent de dire que sans elle, il ne serait sujet ni à la maladie, ni à la mort. Or, cette vérité est fortifiée, ce me semble, par l'impossibilité où nous laisse la science, de démontrer que les organes du corps humain sont constitués dans leurs rapports, comme dans leurs molécules, de manière à nous rendre compte des lésions qu'ils subissent, au point que si l'expérience ne nous les montrait tous les jours, nous pussions les prévoir comme celles des machines physiques que nous construisons. La science explique-t-elle pourquoi l'homme meurt? Nous a-t-elle appris ce qu'il faut *nécessairement* pour produire la vie? A l'inspection d'un organe ou d'un appareil d'organes aurions-nous pu, *à priori*, par l'application des règles de la physique et de la mécanique, prévoir et préciser tous les mouvemens au moyen desquels s'exécute un acte fonctionnel (1)?

« pense, avec MM. Deluc et Dolomieu, que, s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution, dont la date ne peut remonter beaucoup au-delà de cinq ou six mille ans » (Discours sur les révolut. de la surface du globe, etc., p. 81).

Voir le 2e entretien des Soirées de Saint-Pétersbourg, « l'essence de toute intelligence est de connaître et d'aimer.... etc. »

(1) « Ces recherches préparatoires, aussi indispensables à la médecine que la géographie l'est à l'histoire, ne sont pas la source de la science des causes actives, pas plus que la description topique et physique du globe terrestre ne fournit la raison suffisante des événemens humanitaires et politiques qui se sont passés sur cette planète » (Lordat, Leçons de physiol., déjà citées, p. 16).

Ut ad historiæ fidem geographia, sic ad rem medicam corporis humani descriptio pernoscenda (Fernel, *Physiol.*, *lib. I*, *perorat.*).

« Il ne faut point s'attendre à trouver les explications que nous donnons des mouvemens de la machine, appuyées toutes sur des principes de mécanique. Le plus léger examen, en effet, de ce que l'on a tenté jusqu'ici sur ce sujet, suffit pour prouver combien de pareilles explications sont vaines et illusoires » (Macbride, ouv. cit., t. I, ch. 3). Et cependant, depuis que Macbride écrivait,

L'anatomie la plus minutieuse ne nous sert à rien autre qu'à nous faire voir la perfection des instrumens, parce que, comme

---

que de nouveaux efforts n'a-t-on pas faits ? Sommes-nous plus avancés ? Cabanis parle à peu près le même langage (Ouv. cit., t. II, p. 316).

« On dit communément que la mort naturelle doit avoir lieu à ce terme, où la cessation des fonctions vitales devient inévitable par l'extrême rigidité des organes du corps humain, qu'amène leur dessèchement, graduellement augmenté pendant tout le cours de la vie ; on dit aussi que le corps vivant doit dépérir dès la naissance, parce que les sucs nourriciers qui servent à sa réparation, sont transmués d'une manière toujours plus imparfaite durant le cours de la vie, ce qui doit altérer de plus en plus les forces vitales, rendre les humeurs de plus en plus âcres, et faire que les petits vaisseaux s'obstruent et s'oblitèrent toujours en plus grand nombre. Mais toutes ces explications et autres semblables qu'on peut alléguer, ont un même vice radical ; celui de donner comme des faits nécessairement dépendans des lois de la physique, les dégradations de la nutrition et des autres fonctions qui sont amenées par l'âge, et dont la mort est l'accomplissement. Or, il est aussi difficile d'expliquer solidement par des raisons physiques la nécessité de ces dégradations, que celle de la mort même » (Barthez, ouv. cit., chap. 14, 2e sect, art. 1).

« Tout semble prouver qu'il n'y a point de condition générale et indispensable, à laquelle on puisse rapporter la vie ; que la nature, comme parle M. Prochaska, a divers moyens pour produire ce phénomène. Il est au moins certain que de ce qui tombe sous nos sens, rien n'est commun à tout ce qui vit, rien ne détermine constamment et infailliblement la vie » (Lordat, Conseils sur la manière d'étudier la physiologie de l'homme, art. 1).

« Camper conservait dans son cabinet un veau monstrueux, sans cœur et sans intestins, l'accroissement que cet animal avait acquis, prouvait néanmoins que la circulation s'était faite jusqu'au moment de la naissance. Pline raconte que Jules César, parvenu à la dictature, offrant un sacrifice, le premier jour qu'il se revêtit de la robe de pourpre, trouva deux victimes privées du cœur » (Lordat, Des Hémorragies, p. 112). Et cependant le sang est poussé et repoussé, par le moyen du cœur, du centre à la périphérie 3600 fois par heure, et il passe tout entier par ce même organe 25 fois par heure, et par conséquent 600 fois par jour.

Il est vrai qu'ordinairement les mouvemens des extrémités inférieures dépendent du corps strié, et pourtant on a vu des cas où le bras était beaucoup plus paralysé que la jambe, lorsque l'épanchement était dans le corps strié. Il est vrai qu'ordinairement les lobes antérieurs du cerveau président à l'expression de la pensée par la parole, et pourtant on a vu cette fonction intacte,

l'a très-bien dit Baglivi cité par Barthez (Science de l'homme), « pour assurer plus de commodité au jeu des organes du corps humain, le Créateur semble avoir seulement comme ébauché par des coups de pinceaux, les suites des mouvemens qui s'y exécutent, et que dans la mécanique du corps humain les précisions sont négligées, parce que les organes sont destinés à être mus par un agent beaucoup plus libre et plus variable que les agens physiques connus, et parce qu'ils ont été formés par un artiste sûr du succès et fécond en ressources. » Oui, il est impossible de connaître d'autres causes des phénomènes qui amènent la vie ou la mort, que celles que l'expérience nous a fait voir dans la succession de ces phénomènes, et si nous connaissons

---

avec un carcinôme très-étendu des deux lobes. M. Velleix a lu, en 1835, à la société anatomique, un mémoire sur un fœtus monstrueux, sur lequel on a remarqué : transposition irrégulière des organes de droite à gauche, absence de la cloison inter-auriculaire du cœur, ventricule pulmonaire rudimentaire, et ne communiquant pas avec les oreillettes, cloison inter-ventriculaire incomplète, deux veines caves supérieures et pas de rate. Il n'y avait à l'extérieur qu'un bec de lièvre double, et le sujet a vécu huit jours (Arch. génér. de médec., mai 1835). On peut voir bien d'autres faits de ce genre, dans le Journal de Physiologie de Magendie, tom. IX ; dans la 3e sect. du ch. 10 des Nouveaux élémens de la science de l'homme ; dans le chapitre 1er des Maladies nerveuses, de Whytt.

« De toutes les fonctions qu'on observe dans le corps vivant, dit Sthal, il n'en est qu'une qui soit inséparable de la vie, toutes les autres peuvent être suspendues sans qu'elle soit éteinte. Cette fonction mère est celle par laquelle le corps est maintenu à l'abri de la corruption ; de sorte, qu'à l'exception de ce phénomène, la matière vivante peut ressembler à la matière morte par toutes les propriétés accessibles à nos sens, et que la vie peut exister virtuellement dans un corps, sans y être en acte » (Thèse sur la gangrène, par Bœuf, de Riez, B.-Alpes). La vie peut exister pendant long-temps, sans produire aucun signe de son existence, a dit Grimaud (Cours des fièvres, t. I, p. 75).

« Dans l'état actuel de nos connaissances, dit Thomsonn, on ne peut conclure de la structure aux fonctions ; quand celles-ci existent, on est bien forcé de reconnaître leur existence, quelle que soit d'ailleurs la structure des organes » (Dubois d'Amiens, Pathol., t. I., p. 323).

les lois suivant lesquelles ils s'opèrent, les causes de ces lois nous seront toujours impénétrables. Nous ne sommes pas plus avancés aujourd'hui que lorsque Boërhaave disait : *Quid autem anima in nervum operatur? Nescio et nescit mecum quidquid est mortalium.* Et les esprits justes et vraiment savans n'ont pas la prétention de pouvoir aller plus loin, ils ne perdent pas le temps à chercher cette quadrature du cercle, ils l'emploient plus utilement à l'étude, à la méditation des faits pour en tirer des inductions propres à ajouter à l'édifice de la science. Telle est donc la constitution de l'homme, que c'est à une déchéance primitive de ses facultés morales qu'il faut rapporter la cause de perversion, d'interruption et de cessation des phénomènes de la vie. Le principe chrétien l'a ainsi révélé, et sur ce point il n'est pas contredit par la science. Mais s'il est vrai qu'en nous faisant connaître la cause des modifications funestes que subit l'être humain, la philosophie chrétienne nous montre aussi les moyens d'éloigner cette cause, ou d'en diminuer les effets ; s'il existe une science dont le but est de préserver, en partie, l'homme des suites de sa dégradation originelle ou de déterminer les règles selon lesquelles doit s'exécuter *la fonction vitale*, il est du devoir du médecin de ne pas y demeurer étranger, que dis-je, il est obligé de l'étudier ; et si l'expérience de tous les hommes et de tous les temps prouve que l'application de cette science à la santé de l'homme produit les plus heureux effets, le médecin est encore obligé de ne pas en négliger l'usage. Mais, pour continuer l'exposé de l'enseignement qui doit sanctionner la morale, voyons ce qu'il nous apprend sur l'état de l'homme après sa dégradation. Il nous a déjà montré les maladies et la mort comme la suite de cette première interruption de l'ordre ; mais il nous fait voir encore le rapport de causalité qu'il y a entre le mal moral et le mal physique. En interrompant l'accord qui existait entre sa fonction et le dessein de son Créateur, le premier homme n'a fait que renverser l'ordre établi entre ses facultés constitutives, c'était l'intelligence qui gouvernait les sens, et les sens se révoltèrent

contre l'intelligence ; la victoire resta à ceux-là, mais à une condition qui non-seulement ne rendait pas la défaite de celle-ci irréparable, mais qui lui laissait encore une supériorité de puissance radicale, dont la conservation dépend tout-à-fait d'elle, et lui garantit sinon la soumission entière de ses serviteurs, du moins une assez grande docilité pour les maintenir le plus souvent dans l'ordre de leur ministère. Cependant le rhythme selon lequel la fonction vitale s'exécutait est interrompu ; l'harmonie avec laquelle s'exerçaient les trois facultés constitutives, la vie, la parole et l'amour, est détruite. Avant, il y avait union entr'elles comme entre leurs sources, les trois personnes divines ; après, il y a discorde, tendance continuelle à la destruction ou à la perversion de leur hiérarchie. A cette synergie d'actions pour l'accomplissement de la fonction, d'après la cause et selon le but, en succède une autre qui s'éloigne de la cause et ne tend plus au même but. La pensée de l'homme est une pensée d'orgueil qui lui fait méconnaître sa cause ; son amour est un amour égoïste qui lui fait coordonner ses actes dans un but individuel, et de là sa vie est une vie dont l'entretien dépend d'une succession de phénomènes qui l'usent et en accélèrent la fin. Il est évident que, si le mal vient de cette interruption de l'ordre, de ce défaut d'unité dans les facultés constitutives, le remède ne peut être que dans les moyens de rentrer dans l'ordre, de rétablir l'unité. Il est bien vrai cependant que l'homme est encore *un* (1), que malgré cette

---

(1) Cette unité de l'agrégat vivant est le dogme fondamental de la saine thérapeutique ; c'est une de ces vérités qui démontrent l'identité et la pérennité de la science de l'homme ; elle est indispensable pour l'intelligence de la nature humaine, comme le dit M. Lordat dans son dernier ouvrage. Le divin Vieillard, dans son livre de la Nature de l'homme, expose les discussions qui avaient lieu de son temps, entre les philosophes et les médecins, sur cette unité de l'homme, et lorsqu'il dit : *ego autem sic sentio, quod, si homo unum esset, neutiquam doleret (De nat. hom., c.* 1 *)*. Il exprime, ce me semble, cette grande pensée de la nécessité de l'harmonie dans les facultés, pour le maintien de la santé. Il ne nie pas l'unité vitale, psychologique de l'agrégat, mais seulement l'unité des matériaux qui consti-

discordance continuellement en puissance et si souvent en acte, il y a au fond de l'être humain un principe *d'unité*, un *moi*

---

tuent son organisation. Il dit d'ailleurs autre part, qu'il est impossible de connaître la nature des maladies, si on ne les connaît dans cet *indivisible dont elles dirament. Non enim possibile est morborum naturam cognoscere, siquidem artis est invenire, nisi quis noverit naturam in* indivisibili *ex quâ in principio disereti sunt* (*De virginum morbis præf.*). N'est-ce pas au fond la même pensée que celle qu'il émet dans le livre *de flatibus*, *cap.* 2, *morborum autem omnium idem modus; locus verò diversus est.... est una et eadem omnium morborum forma et causa.....* D'ailleurs, quoi de plus expressif de l'unité de l'agrégat que ces mots si connus : *consensus unus, confluxio una, consentientia una (De alim.).*

La vertu du quinquina prouve, ce me semble, que la guérison de la fièvre ne dépend que du retour des forces à l'harmonie et à l'unité ; car Hippocrate disait que les vrais spécifiques des fièvres intermittentes, doivent avoir la propriété de fixer, pour ainsi dire, l'état du corps. « *Vim porrò habent hæc medicamenta in his febribus, ut epotis his, corpus in loco sit, id est, in statione persistat.* « C'est en rétablissant *la stabilité d'énergie* que me paraissent agir les remèdes toniques proprement dits ; le premier de ces remèdes est le quinquina », a dit Barthez (ouv. cit., p. 54).

« Une chose bien digne de remarque, c'est que tout effort critique, et plus généralement tout effort vital, de quelque nature qu'il soit, soit constamment précédé d'une concentration vive des forces, vers les parties intérieures, et que cette concentration soit d'autant plus remarquable que l'effort qui suit doit présenter plus de vigueur et d'intensité » (Grimaud, ouv. cit., t. I, p. 135). Ce mouvement de concentration des forces vitales est-il autre chose qu'une tendance de ces mêmes forces à l'harmonie, à l'unité ? C'est la nature qui montre au médecin ce qu'il doit faire. « La matière nous échappe par un mouvement que rien ne peut ralentir ; elle présente un sujet essentiellement mobile et changeant, et le *moi* de l'animal subsiste, et l'ensemble de ses qualités se soutient d'une manière fixe... » (id., p. 183).

« *Non unam sedem habet sed morbus totius corporis est (Mead, Monita et præcep. med., c.* 17 *).*

Prost, dans son Essai physiologique, soutient que « les diverses parties de notre corps se lient de telle manière dans leurs actions, qu'il n'y en a pas une qui ne *concoure* immédiatement ou médiatement au mouvement des autres, et dont le trouble ne puisse devenir une cause de trouble général » (Bibliot. méd., t. XIV, p. 283).

M. Godelle, dans ses propositions sur la force vitale dit que « la force

qui, en définitive, est l'exécuteur de tous les actes qui *conspirent* pour faire la fonction. Ce n'est même qu'à condition de cette

---

vitale est *une*, et la même dans toutes les parties; avec une variation d'effets qui dépend de la différence de l'organisation » (id., t. XVIII, p. 137).

« On est malade avant que les tissus soient altérés; la maladie spontanée est toujours vitale dans son commencement, et par conséquent, pour faire une pathologie interne fructueuse, il faut s'exercer à apprécier la valeur des groupes de symptômes, dès qu'ils se présentent, afin de pouvoir agir avant que la structure des organes soit altérée, puisque la cure, à cette époque, est plus difficile que dans la précédente » (Exam. des doct. méd., t. IV, p. 642). Les enfans ne pensent pas comme leur père, il me semble, quant à cette difficulté de *la cure à cette époque*; car ils ne prétendent pas savoir et pouvoir quelque chose à cette époque; ils n'en admettent pas d'autres, et vous leur faites pitié, si vous leur parlez *de maladie avant que les tissus soient altérés*. Cependant, n'est-ce pas reconnaître un principe vital, un principe qui fait l'unité de l'agrégat, que de croire à la maladie sans altération des organes? Écoutez Cabanis, qui est peut-être encore moins suspect, et plus singulier, eu égard à ses doctrines: « tant que la matière, ou plutôt l'*affection* goutteuse, *flotte encore indécise*, entre les divers organes, menaçant de se fixer sur les viscères principaux, l'*âme* est dans un état de malaise et d'angoisse; l'*esprit* dans un état de trouble et d'impuissance » (ouv. cit., t. I, p. 566). « La somme des forces vitales dispensée à l'économie, forme une sorte de *consensus* tellement intime, tellement étroit qu'une modification ne peut guère être partielle; toutes ces parties sont comme solidaires l'une de l'autre » (Dubois, d'Amiens, ouv. cit., p. 204).

« Il y a une sympathie générale, agissante sur tout le système de l'économie animale, » dit Whytt (ouv. cit., préf. de la 2e p., p. 219).

« Les sympathies sont des phénomènes d'*unité* » (Lordat, leç. de phys., 1836, p. 40).

« La manière d'être de chaque partie d'un corps vivant réside dans l'ensemble, tandis que dans les corps bruts, chaque partie l'a en elle-même (cit. de Kant, faite par Cuvier, avec approbation, dans ses leçons d'anat. comp, t. I, p. 6).

« Dans l'organisation, toutes les parties sont liées entr'elles, dans les fonctions, il n'en est point qui ne se supposent les unes les autres, et qui ne soient plus ou moins nécessaires à l'ordre du tout » (Cabanis, ouv. cit., t. I, p. 280, et aussi t. II, p. 523). C'est bien avouer l'unité de l'être sans s'en douter, et après l'avoir présenté tant de fois comme composé de pièces de rapport. J'insiste sur les témoignages des médecins de toutes les

unité que l'homme subsiste ; il faut nécessairement que la victoire se fixe de quelque côté dans cette lutte des facultés, afin que l'une d'elles devienne le pouvoir exécutif ou du moins ait l'initiative des motifs déterminans de ce pouvoir. Mais si la condition de l'existence est telle que, de quelque côté que se trouve le pouvoir, l'existence a toujours lieu, il n'en est pas de même de la condition de la santé (1) ; il faut, pour qu'elle se maintienne, qu'il y ait entre les facultés constitutives cette harmonie, cette unité qui existaient avant la dégradation originelle (2). Il

---

doctrines, en faveur du principe de l'unité de l'agrégat humain, parce que je crois que ce principe n'est qu'une conséquence de celui que j'ai adopté comme fondement de tous les autres. Car « il existe dans tous les systèmes un enchaînement nécessaire entre toutes les vérités, même entre toutes les erreurs » (de Bonald, Recherch. philos., t. I, p. 332). Les organiciens qui admettent l'unité, ne me paraissent pas conséquens avec leur principe ; la vérité est *une*.

(1) « Cardan rapporte que, lorsqu'il se portait bien, non-seulement il était tourmenté de l'activité la plus malheureuse, mais qu'il se trouvait alors presque incapable de l'attention qu'exigent les travaux de l'esprit. Pour jouir de toutes ses facultés morales, il avait besoin d'être malade, ou de fixer cette inquiétude dévorante par des douleurs artificielles » (Cabanis, ouv. cit., p. 290) ; de sorte que la garantie du bien-être parfait n'est que dans la soumission des sens à l'intelligence, comme il paraît, d'après cet exemple.

(2) Si on entend par santé cet état purement physique, qui se manifeste par un extérieur d'embonpoint, et qui fait dire : je me porte bien, vous vous portez bien, il est certain que souvent il existe sans qu'il y ait harmonie entre les facultés, parce que si la Providence avait attaché à leur discorde un dérangement immédiat et subséquent de la santé physique, certes, les malades seraient innombrables, nous verrions une épidémie incessante. Mais outre que j'entends par santé, cet état de tout l'être humain qui le fait, non-seulement *bien végéter*, mais encore bien penser, bien raisonner, bien aimer ; de plus, il est une conséquence de mon principe, que la santé végétative est compromise, qu'elle est en imminence de perturbation, toutes les fois qu'il y a cessation de l'harmonie, de l'unité dans les facultés. Que de névroses soit continues, soit périodiques, qui déconcertent notre art et qui n'ont d'autre cause que le trouble de cette harmonie ! D'ailleurs, quel est l'homme qui n'éprouve jamais quelque symptôme d'affection morbide, ne serait-ce que ce malaise indéfinissable et qui interrompt le bien-être physique ?

faut que l'intelligence reprenne ses droits sur les organes et que ceux-ci rentrent dans leur obéissance. C'est là tout le secret de la morale. Il faut qu'elle soit toujours témoin de ce duel incessant qui s'est établi depuis la chute de l'homme, entre les appétits sensuels et la raison ; duel dont l'homme s'est lui-même donné le défi, et dans lequel les élémens de la victoire sont la vertu et le courage. Mais quel doit être le rôle de la morale dans ce combat ? Serait-il celui que nous voyons jouer tous les jours aux témoins de ces duels sanglans où le talent dans l'art de l'escrime, que Montesquieu appelait la science des querelleurs et des poltrons, et je ne sais quel heureux hasard sont les seules règles de la justice ? Il en est ainsi dans la philosophie des fatalistes ; mais des principes de la nôtre il découle bien d'autres conséquences. Si l'homme est l'image de Dieu, si l'esprit est plus que la matière, il s'ensuit que c'est l'esprit qui doit dominer et la matière qui doit subir, en un mot, la raison qui doit *ordonner* les appétits des sens. Telle est la volonté de Dieu, telle est par conséquent la règle fondamentale de la morale chrétienne, et l'on voit qu'elle est une conséquence rigoureuse du dogme. Mais par quels moyens peut-on faire l'application de cette règle à la santé de l'homme ?

La science morale, cette science supérieure à toutes les autres, qui va sonder l'homme jusques dans les replis les plus secrets de son cœur, qui nous apprend que la pensée, le désir, le sentiment peuvent être très-souvent les motifs d'actions répréhensibles et criminelles ; cette science dont les lois ne répugnent jamais aux lois de l'hygiène ; cette science, dis-je, donne les moyens les plus nombreux et les plus efficaces pour soutenir avec persévérance la lutte de la chair contre l'esprit. C'est de ces moyens que je proposerai l'introduction dans l'hygiène, et en particulier dans celle des tempéramens. Je ne dis pas que toute l'hygiène repose sur la morale, non, je serais inconséquent avec mon principe. Les milieux dans lesquels l'homme est obligé de vivre, peuvent faire sur lui des impressions funestes, c'est un fait dont la philosophie chrétienne m'explique

la cause, j'en ai déjà parlé. Mais, s'il en est ainsi, faut-il bien que nous prenions dans la science physique les moyens pour nous préserver de ces impressions ou en diminuer l'effet? Sans doute, et c'est la plus belle occasion que trouve l'homme de tourner à son avantage les peines et les sueurs auxquelles il a été condamné; de faire, comme on le dit, de nécessité vertu. Il faut qu'il travaille, mais qu'il travaille sous l'inspiration du principe chrétien qui lui en fait un devoir continuel et rigoureux. Je dis donc qu'il faut cultiver la science avec tout le soin et tout le zèle dont on est susceptible; mais je crois que seule elle est insuffisante, et que l'utilité que nous pouvons en retirer s'augmentera de toute celle qui nous vient de la morale. Il est vrai que tous les médecins hygiénistes ont parlé, dans leurs ouvrages, des secours que la morale fournit à la médecine; mais ils sont loin de leur avoir donné l'importance qu'ils méritent, de les avoir envisagés sous le point de vue que je présente; ils n'en appuyent les préceptes que sur l'intérêt personnel bien entendu, et non sur la religion qui, nous faisant connaître toute la nature de l'homme, nous montre que la voie de la sainteté est aussi celle de la santé (1). On voit dans les livres

(1) Voyez le rapport qu'il y a entre les deux mots qui expriment l'un le bien-être de l'âme, l'autre celui du corps, *sanctitas et sanitas*, et en grec *Ugieia* santé, *agisteia* sainteté, *Ugiós* sainement, signifient aussi sagement, et *agios* saintement. *Nosos* et *nosema* signifient maladie et vice. Je crois que la philosophie des langues est une espèce de révélation de la vérité des pensées; car la parole est la révélation de Dieu, vérité éternelle.

« Les philosophes anciens et modernes sont parvenus à une longue vieillesse, surtout ceux parmi les anciens qui appartenaient à la secte des Stoïciens et à celle des Pythagoriciens, qui prêchaient la modération et *l'empire de la force morale* » (Bérard, discours cité). Cependant j'entendis dire, il y a quelques années, dans notre cours d'hygiène, qu'il fallait *réhabiliter le sensualisme*,... que ce n'était pas parmi les sectateurs zélés du christianisme, dans les monatères, qu'il fallait aller chercher des exemples de longévité. Et moi j'ai vu tout le contraire, dans la biographie de ces hommes « chez lesquels on trouve les exemples du plus grand courage, de la plus grande résignation, des privations les plus inouïes, soutenues avec la plus grande

de ce siècle que la science a été étudiée en dehors du principe chrétien, et c'est Bacon qui, sans prévoir toutes les conséquences de sa réforme, est cause de cette déviation qui a fait tant de mal à l'humanité. Les savans n'ont pas considéré la science « comme une initiation progressive dont le dernier terme est l'union de l'âme avec Dieu (1), » qui est la science dans son essence, dans

---

sérénité, et des tours de force moraux et physiques que l'on a peine à croire, quoique très-bien attesté » (Tissot, vie de Zimmermann). Et l'auteur de la Solitude et du Traité de l'expérience, etc., qui avait pris la peine de lire cette biograghie, y a vu, comme moi, des hommes que les austérités rendaient encore plus vivaces, s'il est permis de parler ainsi, loin d'abréger leur vie, et Bacon rend le même témoignage et donne une assez longue liste d'octogénaires, de nonagénaires et de plusieurs centenaires, et au delà, qui ont passé leur vie au milieu des travaux de l'étude et des rigueurs de la pénitence (Bacon, *Hist. vit. et mort.., tit. longævitas et brevitas vitæ in homine, art.* 17). Je ne nie pas qu'il n'y ait des exceptions à cette longévité, qu'il n'y ait bien des morts prématurées dans les monastères, mais c'est lorsque les sujets déjà épuisés par les plaisirs du monde, y viennent à ce temps « où de longs regrets succèdent à de longues passions, » comme le disait une femme célèbre à un grand roi, en ajoutant : « jetez les yeux sur les carmélites et voyez comme on s'en punit. »

« Activons la moralité, et nous verrons qu'il faut attribuer moins à l'organisation qu'à l'imperfection de nos méthodes et à la négligence de notre esprit, des vices, des travers, des événemens et des faits qui s'expliquent par l'ignorance où nous sommes, des ressources que peut fournir la constitution morale et intellectuelle de l'homme, dit M. Voisin, dans un mémoire relat. au serv. médic. des enfans épilept. Or, ce n'est pas, ajoute-t-il, par le développement exagéré et continu de l'orgueil et de la cupidité qu'on fera entrer l'humanité dans les voies de perfectionnement et la pratique des vertus sociales. » Je demande s'il est un moyen plus sûr que celui de la morale chrétienne, pour combattre l'orgueil et la cupidité, pour amener, comme le dit encore M. Voisin, la suprématie des sentimens moraux, sur *les propensités inférieures*...

« Le temps de la vie est réglé par le sort, dès l'instant que l'animal vient au monde, et ce temps ne peut être avancé ou retardé que par les passions » a dit Leclerc (Hist. de la médec., p. 266).

(1) « Dans l'étymologie du mot, la religion est un immense lien des hommes entr'eux et des hommes à Dieu. Ce lien, s'il est formé légitimement, enlace

toute son étendue, dans toute sa vérité. C'est avec une pensée toute contraire que j'ai étudié, et c'est sous des inspirations

---

et comprend toutes les choses humaines, la politique, les arts, l'industrie, *la science*, ce qui se conçoit très-bien, par l'impossibilité de rien imaginer dont l'idée de Dieu ne donne la raison... La science, dans son acception la plus générale, représente la coordination des faits sous une loi première, qui donne la raison de leur existence et la connaissance de leur destination. Une science est parfaite, lorsqu'aucun fait ne saurait échapper à cette loi première, et qu'on peut passer à volonté et sans violence des faits au principe, et du principe aux faits. Hé bien! la science catholique porte visiblement ce cachet.... Le catholicisme a donné à la science du moyen âge son dogme pour point de départ, son but pour fin de ses travaux, ses ressources et ses moyens, pour en tirer le meilleur parti.... Leibnitz dit du moyen âge, que quand on y regardera de près, on trouvera de grandes richesses dans ce prétendu fumier.... Le même coup qui brisa, entre les mains du protestantisme, l'unité religieuse du moyen âge, rompit pareillement la chaine encyclopédique des connaissances humaines, dont le catholicisme formait le nœud.... (*aussi*) qu'on jette les yeux sur l'état de la science, pendant les 15e et 16e siècles, que trouve-t-on? D'abord, une multitude de connaissances spéciales, s'arrogeant toutes le titre de science, et puis, dans ces branches particulières, une foule de suppositions ou d'hypothèses en nombre égal aux individus qui les ont cultivées. Mais enfin, au milieu de la masse immense de découvertes que tant de grands hommes nous ont acquises, n'y a-t-il pas un seul fait assez général pour réunir en un corps de doctrine toutes ces sciences particulières? Non, pas un seul, c'est-à-dire, qu'au sein de la riche collection de faits et d'expériences rassemblées par ce siècle laborieux, la science véritable, celle qui embrasse et coordonne les faits est frappée de stérilité.... Et nous dirons, sans hésiter, parce que les faits sont là pour le prouver, que le champ de nos connaissances n'est pas moins morcelé que dans les 15e et 16e siècles, qu'il n'offre pas moins de suppositions gratuites pour expliquer les faits, et qu'il y a depuis, comme pendant ces deux siècles, dans chaque spécialité, autant de doctrines que de savans particuliers; en un mot, que depuis le moyen âge, la science n'a pu être reconstituée. Qui s'oppose à la constitution de la science? Ce ne sont pas les faits qui nous manquent,... ce qui manque, c'est une doctrine assez large pour comprendre tous les faits, assez fixe pour résister aux atteintes des divers systèmes, et en même temps assez flexible pour s'assimiler tous les perfectionnemens que le développement de l'intelligence pourra lui apporter. Une doctrine douée de ces qualités ne se crée pas de toutes pièces, elle s'accepte comme un fait,

opposées que j'écris, puisqu'il faut que j'écrive; c'est une autre théorie qui m'a guidé. J'en essaierai l'application, et l'on verra si elle n'a pas, pour le moins, autant de droits que les autres à l'assentiment des esprits éclairés et judicieux.

---

et se présente d'elle-même, à la seule condition de ne pas la repousser; on la trouvera tout entière dans le moyen âge, tant décrié et si peu compris » (Revue médicale, fév. 1836, art. du Dr Fuster).

Je suis bien aise, à propos de Bacon, de soumettre à mes juges les réflexions que j'ai lues dans un journal, sur ce principe posé par le chancelier d'Angleterre : l'expérience et l'observation sont la seule voie légitime pour arriver à la connaissance de la vérité. On cherche d'abord à prouver qu'il y a contradiction entre ce principe et le précepte qui prescrit l'emploi de l'induction, disant que, pour pouvoir remonter des faits aux principes, il faut que des principes supérieurs à ceux qui sont le résultat des faits, sanctionnent ce résultat; car, s'il n'y a point de règle pour l'interprétation des faits, il n'est pas dit que tous les expérimentateurs en déduisent les mêmes principes; ensuite, on raisonne ainsi : « il est manifeste d'abord que l'expérience suppose nécessairement la réaction de notre sensibilité sur les objets sensibles, et que par conséquent elle dépend des lois de cette sensibilité et de la nature de ces objets; ensuite le but de l'expérience étant la recherche de la vérité, suppose déjà par là même l'existence de cette vérité. L'expérience n'est donc pas l'unique voie pour arriver à la vérité, puisqu'il existe des vérités indépendantes de l'expérience, et sans lesquelles elle ne serait même pas possible. De plus, le prétendu principe est inconséquent avec lui-même ou implique un cercle vicieux. Effectivement, s'il est vrai que l'expérience soit l'unique voie pour arriver à la vérité, c'est là une vérité qui, comme toutes les autres, doit sortir de l'expérience, et alors il y a cercle vicieux, ou si elle n'en sort pas, il y a inconséquence » (Margerin, Cours de sciences mathém.).

Du Tempérament.

Le tempérament, dit Barthez (ouv. cit., p. 283), « est l'ensemble des affections constantes qui spécifient dans chaque homme le système des forces du principe vital. » J'adopte cette définition, parce qu'elle me paraît plus conforme à l'idée que j'ai émise sur la constitution de l'homme. Zimmermann (ouv. cit., liv. 5, chap. 14) entend par tempérament, cette constitution du corps suivant laquelle l'homme sent, pense, agit, en tant qu'abandonné à cette force impulsive corporelle, il pense et agit comme il sent. » Il me paraît que cette manière de concevoir le tempérament pourrait rentrer dans celle de Barthez : en effet, comment peut-il se faire que l'agrégat vivant ait acquis cette spécialité de sensibilité, de pensée et d'action qui le distingue d'un autre, s'il ne s'est établi en lui cet ensemble d'affections dont l'action incessante a amené, de modifications en modifications, cette espèce de diathèse (1) (qu'on me passe l'expression), qui fait que

(1) Je ne confonds pas la diathèse avec le tempérament : celle-là est une disposition de l'agrégat, pour une maladie déterminée, dont l'affection existe toujours, et doit se manifester immanquablement, comme l'a exprimé de Haën, en parlant de la diathèse inflammatoire : « *Nata tandem diathesis, tota præter naturalis, sed ita abundans, ut quantumvis sputorum aliarumve excretionum ope evacuetur, nihilominùs inexhausta persistat; nihil emendationis affert et demùm corpus pessumdat* » (*De Haën*, t. VI, p. 196), ou comme l'a décrite Lommius : « *Nescio quid vitii trahunt, quod etsi functiones nondùm evidenter convellit, sic debilitat tamen ut incidentibus vel minimis ærumnis protinùs laborant* (*De Sanit. tuend.*, c. 1). Dans le tempérament il y a seulement l'affection en puissance, mais elle n'est pas imminente dans sa manifestation, elle peut même rester dans cet état toute la vie, et de plus, ce qui la distingue surtout de la diathèse, c'est qu'il n'y a pas altération des humeurs, ou tendance incessante vers cette altération. Je sens qu'entre une affection en puissance et une affection qui existe toujours, la différence n'est pas assez marquée ; qu'on me permette alors de me servir d'un terme qui exprime si bien la maladie de l'âme, qu'il est à regretter qu'il ne soit pas usité dans la science. Je dirai que dans la diathèse, il y a *passion* au lieu d'affection qui est dans le tempérament.

les forces du principe vital sont à un tel ou tel rhythme, s'exercent avec une telle ou telle activité? Quoi qu'il en soit de l'analogie qu'il peut y avoir dans les définitions de ces deux auteurs, je ne pense pas qu'elles puissent s'accorder parfaitement. Barthez met le *pars mandans* de cette sorte d'affections constantes, dans une faculté du principe vital qu'il appelle *affectibilité*, et c'est la différence d'affectibilité dans chaque individu qui amène la différence dans les affections dont l'action constitue le tempérament; j'embrasse cette opinion. Tandis que Zimmermann place dans les organes, « dans les différens degrés de sensibilité et de mobilité du cerveau et des nerfs, » cette initiative des modifications successives que subit la constitution vivante et qui finissent par établir le tempérament. Mon but n'est pas de le combattre, mais seulement de faire voir comment deux auteurs si recommandables se sont à peu près rencontrés dans l'explication d'un phénomène physiologique, dont l'intelligence est d'une si haute importance en médecine. Je vais me servir de leurs pensées pour éclairer les miennes.

Si l'homme est constitué, comme je l'ai dit, par trois facultés principales d'où dérivent toutes les autres, la VIE, la PENSÉE et l'AMOUR (1); si comme le dit Zimmermann, il sent, il pense et agit, on conçoit qu'il doit résulter de cette association de

---

Le mot *eupathie*, dont se servaient les Stoïciens, pour exprimer ce qu'ils appelaient *une bonne passion*, nous conviendrait bien, ce me semble, pour que nous pussions mettre une différence entre l'*affection*, en parlant de tempérament, et l'*affection* en parlant de maladie.

(1) Je ne puis aller plus loin, sans prévenir une objection qu'on peut me faire sur le sens que je donne au mot vie ou principe vital. L'école de Montpellier, dont je me fais gloire d'être l'élève, admet pour la constitution de l'homme trois élémens principaux qui sont: les organes, la force vitale et le sens intime. Il semble que je ne parle que des deux derniers, négligeant tout-à-fait le premier. Ce n'est pas mon intention, mais quand je nomme la vie, j'entends parler de l'organisme, et par conséquent des organes. Si j'ai pris le mot vie, plutôt que le mot *organe* ou *organisme*, pour exprimer ma pensée, c'est pour être plus conséquent avec mon principe, qui ne me fait voir dans les organes, avant qu'ils aient reçu le *spiraculum vitæ*, qu'une machine sans puissance, et qui n'est active que parce qu'elle *vit*, bien plus,

puissances, telle que l'expérience nous la montre actuellement (1), un ensemble d'affections constantes par lesquelles le système des forces peut être modifié insensiblement, et à la fin s'établir dans une spécialité de pouvoir et d'exercice qui n'est autre chose que le tempérament. Il est impossible de saisir et de suivre la succession des mouvemens qui déterminent ces affections, parce qu'en général, comme le dit Grimaud (ouv. cit., t. I, p. 158), « les mouvemens, dans l'état ordinaire ou dans l'état de santé, se suivent avec une douceur, une tranquillité qui nous les dérobent, *sine strepitu et sensu*, selon l'expression d'Hippocrate ; » mais de cette impossibilité s'ensuit-il que ces mouvemens n'existent pas? Peut-on toujours saisir la succession des mouvemens vitaux qui établissent l'état de puberté? et cependant on ne peut les nier, puisqu'ils produisent des effets si sensibles. Peut-on saisir la succession des mouvemens vitaux qui s'opèrent dans la constitution de la femme à l'âge critique, et qui la font passer de la fécondité à la stérilité? Non certes, que de femmes qui n'en ont pas même la conscience? Et cependant la révolution de cet âge n'a pu s'opérer que par le moyen de ces mouvemens.

J'ai dit que la définition de Barthez me paraît plus conforme à ma manière de concevoir l'homme. Voici comment : si, comme Zimmermann le dit, l'initiative des affections ne venait que des divers degrés de mobilité et de sensibilité des nerfs, il me serait impossible d'admettre que les deux facultés constitutives de l'homme, qui ne tombent pas sous les sens, la parole et l'amour, puissent être la cause de ces affections comme les organes ; et cependant il n'y a rien de plus évident que cette influence dans la formation du tempérament et surtout dans son changement,

---

qui n'est *passible* que par ce principe de vie. En un mot, je ne vois que des *facultés* dans les organes et non des *propriétés*. Alors le mot *vie* représente l'ensemble des facultés organiques, comme ceux de *parole* et d'*amour*, l'ensemble des facultés intellectuelles.

(1) C'est-à-dire *affectibles*, *passibles*, à cause de la lutte continuelle qu'il y a entre l'intelligence et les sens depuis la dégradation originelle.

de ces deux modes abstraits qu'a l'homme pour manifester et constater son existence (1). Tandis que si, avec Barthez, j'admets dans l'agrégat vivant une affectibilité, c'est-à-dire, la susceptibilité d'être affecté, je puis très-bien concevoir que cette faculté repose autre part que dans des organes, et s'exerce autrement que par la mobilité et la sensibilité. Est-ce la mobilité ou la sensibilité qui ont eu l'initiative de ces mouvemens vitaux dont la mort a été le résultat dans la constitution du fameux Fouquet qui expira en apprenant que Louis XIV lui rendait la liberté? Expliquerait-on mécaniquement, ou par une impression sur les organes, la cessation instantanée de la vie dans cette nièce de Leibnitz, mariée à un ministre protestant, laquelle ne se doutant pas qu'un philosophe pût laisser de l'argent, mourut en apercevant, sous le lit funèbre de son oncle, soixante mille ducats dans un coffre (2). Il est donc vrai que l'affectibilité

---

(1) « Il est de fait que suivant l'état de l'esprit, suivant la différente nature des idées et des affections morales, l'action des organes peut tour à tour être excitée, suspendue ou totalement intervertie » (Cabanis, ouv. cit., t. II, p. 494). Il y a bien là tout ce qu'il faut pour changer un tempérament, pour l'établir dans le premier homme; car de quelque façon qu'on veuille philosopher; que Moïse ait raison ou non, le premier être qui a été homme tel que nous le voyons aujourd'hui (car d'après certains, il lui a fallu passer par tous les degrés de l'échelle animale, avant qu'il fût homme, ce premier être), a bien pu se trouver dans cet *état d'esprit*, *dans cette différente nature des idées*, *etc*.

(2) Il serait inutile de citer un plus grand nombre de ces faits; ils abondent dans l'histoire de la science; on en trouve dans tous les livres, sous quelque inspiration qu'ils aient été écrits. Parmi les lecteurs, les uns s'en servent pour prouver qu'il y a dans l'homme plus que l'organisation, et le sens commun tout seul suffit pour cela; d'autres ou les nient, ou n'y voient rien qui puisse faire soupçonner quelque chose de semblable. Que faire? Nicomachus disait à un spectateur qui ne voyait rien de beau dans un tableau d'Appelles: *prends donc mes yeux et vois* (*). Pythagore, disait un ancien philosophe, regarde le soleil bien différemment qu'Anaxagore. Celui-ci y voit comme une pierre et l'autre comme un Dieu.

(*) Il faudrait dire *regarde*, car il y a la vision *passive* et la vision *active*.

est un mode d'être qui peut se manifester par les facultés abstraites dont l'homme est doué, aussi bien que par ses organes. Ainsi, l'homme naît, je suppose, dans cet état, si on veut, purement idéal, que Galien appelle *temperamentum ad pondus*, dans lequel ses trois facultés constitutives exercent leur puissance respective de la manière la plus favorable au maintien de la santé, en sorte que, comme le dit Lommius (*De sanit. tuendâ*, *cap. 1.*) : *sive partium primarum spectes temperiem, sive modulum ac normam instrumentorum aut amborum denique unionem*, la constitution est parfaite et entièrement saine (1). Je mets à part les modifications congéniales qu'elles peuvent avoir subies ; la vie extra-utérine de cet homme commence, il croît, et bientôt par des causes appréciables ou non, il s'établit en lui un ensemble de mouvemens dont la manifestation peut être une maladie, s'ils s'exécutent, comme le dit Grimaud, avec ce caractère d'impétuosité et de force qui ne peut plus laisser d'équivoque ; ou bien ils amènent insensiblement dans l'affectibilité des modifications qui, par leur continuité, donnent à celle-là un caractère spécial dont les forces vitales sont dépendantes, dans leur puissance radicale, comme dans leur exercice. Dans cette supposition, on voit que la formation du tempérament est l'effet unique de l'organisation ; car il ne peut y avoir de mouvemens que dans des substances sensibles, quoique ceux-ci puissent être provoqués par des causes, sinon insensibles, du moins inaccessibles à notre intelligence dans leur nature, comme l'électricité. Mais, si au lieu de considérer la formation du tempérament dans l'enfance, où il est bien difficile de la constater, nous l'étudions dans cette phase de la vie humaine, où nous pouvons voir dans la plénitude de leur puissance les trois facultés primitives dont j'ai

(1) « Quand la nature formerait quelquefois des individus sur ce modèle, il est encore plus vraisemblable que les mauvaises habitudes de la vie ne tarderaient pas à dégrader leur constitution primitive » (Cabanis, t. I, p. 481). C'est ce qui est arrivé pour le premier homme.

parlé, LA VIE, LA PAROLE et L'AMOUR; alors nous concevrons facilement que la succession des affections constantes qui spécifient le système des forces, puisse avoir sa cause efficiente et déterminante autre part que dans les organes. Ici, pour me faire mieux entendre, je vais supposer un changement de tempérament, parce que c'est dans ce phénomène vital que nous pouvons suivre plus facilement la succession des actes qui l'opèrent (1). Un homme adolescent se présente dans le monde avec un tempérament sanguin et le caractère qui en est la conséquence. Rien n'est changé dans ses circonstances physiques extérieures, sous l'influence desquelles il a vécu jusqu'à présent, même climat, même régime, etc., seulement il s'opère dans lui une espèce de révolution morale; ainsi, il fait des réflexions sur sa conduite passée, il la trouve répréhensible; de là, changement dans l'ordre de ses pensées, nouvelle direction à sa faculté d'aimer, autres motifs à l'exercice de sa facultés d'agir; quelque temps après, cet embonpoint médiocre, cette coloration, cette *force* et cette *vivacité* de mouvemens diminuent, et insensiblement on voit à leur place une pâleur assez habituelle, presque de la maigreur, et une activité dans les mouvemens qui paraît venir plutôt de la force de la volonté que de celle des organes; en un mot, c'est le tempérament nerveux qui, s'il n'est pas entièrement anéanti par le sanguin, le domine au moins presque continuellement. Comme on le voit, je n'ai fait qu'indiquer les traits les plus apparens de ces deux tempéramens, puisque je dois les dépeindre plus particulièrement dans la suite de mon travail; mais ne paraît-il pas néanmoins, par ce que je viens de dire, qu'il est possible que l'initiative

---

(1) C'est ce qu'on appelle un tempérament acquis, dont les causes, d'après Cabanis, sont: « les maladies, le climat, le régime, les travaux habituels du corps ou de l'*esprit*. » Je crois, avec cet auteur, que « la puissance de ces causes est toujours subordonnée, jusqu'à un certain point, aux tendances qui résultent de l'empreinte originelle », et c'est ce qu'il faut pour que l'effet de ces causes ne soit qu'un tempérament mixte, la plus heureuse des modifications que l'hygiène puisse apporter au tempérament.

des affections constantes qui spécifient le système des forces, se trouve autre part que dans les organes? Je ne nie pas que les mouvemens de organes ne suivent de très-près l'affection de la faculté inorganique, qu'ils ne concourent beaucoup à augmenter cette affection une fois qu'elle est établie; mais il n'en est pas moins vrai que l'affectibilité, dans ce cas, n'a pas été primitivement manifestée par les organes. Je sais que les physiologistes qui ne voient dans la pensée et dans l'amour que des propriétés de l'organisation, que des effets de mouvemens moléculaires plus ou moins intenses, produits *nécessairement* par leurs causes; que ceux qui se sont « assurés par des analyses réitérées, que les idées, les penchans instinctifs, les volontés raisonnées et toutes les affections quelconques se forment par un mécanisme parfaitement analogue à celui qui détermine les opérations et les mouvemens organiques les plus simples (1) » (Cabanis, ouv. cit., t. II, p. 497); ceux enfin qui croient, avec M. Richerand, que vivre n'est autre chose que sentir, ne pourront pas comprendre cette affectibilité d'une chose qui ne peut ni se voir ni se toucher (2). Mais il me semble qu'avec un peu de réflexion, il n'est pas possible de confondre les sensations avec les sentimens, hormis qu'on veuille n'admettre aucune différence entre un escargot qui rétracte ses tentacules à une impression physique quelconque,

---

(1) Accordez ces idées, si vous pouvez, avec celle-ci : « la sensibilité est un mystère (t. I, p. 432); « l'action de la sensibilité est soumise à l'empire des idées et des affections de l'*âme*» (t. II, p. 496); « l'acte qui réveille les traces des objets, qui les offre au cerveau sous leurs images propres, qui met cet organe en état d'en former une foule de combinaisons nouvelles, ne dépend souvent en aucune manière des causes situées hors de l'organe sensitif » (t. I, p. 169).

(2) Car vivre, c'est sentir, dit Cabanis (t. I, p. 91), et plus loin : « nous avons trouvé partout, pour unique principe des phénomènes de l'existence animale, la faculté de sentir. Mais quelle est la cause de cette faculté? Quelle est sa nature et son existence? Ce ne seront pas des philosophes qui feront ces questions » (p. 157).

et l'homme qui tressaille d'amour et d'espérance en pensant à la bonté de Dieu, à l'immortalité de l'âme.

La manière dont je crois que se forment les tempéramens ne diffère guère de celle de la formation des maladies, comme on a dû le voir. C'est de part et d'autre une ou plusieurs affections qui, selon la nature des mouvemens ou des sentimens qui les provoquent, amènent un tempérament ou une maladie. D'après Barthez, à ce qu'il me paraît, le tempérament n'est qu'une disposition de la constitution vivante pour telle ou telle autre maladie, soit vitale, soit morale; et le Père de la médecine n'avait pas une autre pensée, ce me semble, lorsqu'il disait que « l'homme entier n'est qu'une maladie » (Lettre à Damagete). N'est-ce pas comme s'il avait dit que dans l'homme il y a une disposition telle des principes qui le constituent, que toutes les maladies y sont en puissance, et n'ont besoin pour se montrer en acte que d'une cause déterminante qui, pour certaines d'entr'elles, sera plus spécialement le tempérament. Et ici je raisonne toujours d'après le principe chrétien d'où je suis parti : la dégradation originelle est la première cause de cette disposition des élémens constitutifs de l'agrégat humain, qui y a introduit la maladie en puissance. Cette dégradation est la première initiative de cet ensemble d'affections constantes qui a spécifié dans le premier homme le système des forces du principe vital de manière à le rendre susceptible de maladie. J'ai presque dit que sans cette première cause il n'y aurait pas de tempéramens. Mais alors, s'il est vrai que les tempéramens nous sont un moyen de distinguer les individus entr'eux, comment se serait faite cette distinction? Je n'en sais rien, je sais seulement qu'il ne manquait pas au Créateur qui avait fait l'homme des moyens propres à suppléer à celui-là. Nous pouvons même les entrevoir dans cette différence que nous apercevons toujours entre deux personnes qui se ressemblent le plus, et bien mieux encore dans cette variété de tous les autres corps de la nature. Il y a dans les êtres des rapports de nécessité et des rapports de convenance, mais il y a aussi des différences de nécessité et des

différences de convenance ; probablement celles-ci nous suffiraient pour ne pas confondre les êtres entr'eux. Dans le premier homme, ce sont les facultés abstraites qui ont subi les modifications funestes dont l'influence a établi l'affectibilité de tout le système vivant. Le premier tempérament a eu ses élémens formateurs dans des sentimens et non dans des mouvemens. Ceux-ci n'ont été que la conséquence de ceux-là, comme nous le voyons encore tous les jours. Il n'en pouvait pas être autrement dans le premier agrégat vivant humain, puisque son organisation n'était pas faite pour être assujettie à aucun dérangement, et que, selon mon principe, la dégradation physique n'est qu'un effet de la dégradation morale, sans qu'il y ait cependant entr'elles causalité de *nécessité.* Mais une fois cet effet admis, et il faut l'admettre puisqu'il est d'expérience, on conçoit aisément que, dans la suite des générations, il se soit transmis de père en fils, de manière à être, dans celui-ci, cause des affections dont il a été d'abord l'effet. Je dois faire remarquer, en passant, que cette manière de philosopher sur l'origine du mal physique est parfaitement d'accord avec toute la philosophie chrétienne, qui enseigne que l'esprit est plus que la matière, que, si grande qu'on puisse supposer l'influence du physique sur le moral, toujours la volonté, le libre arbitre conservent leur puissance respective, leur responsabilité.

Il est un genre de mal physique dont il ne semble pas que la cause puisse être prise parmi celles qu'engendrent l'affectibilité du système vivant. Je veux parler des maladies réactives par impression d'objets extérieurs, comme les contusions, les luxations, les solutions de continuité traumatiques, etc. Il est certain que, si le corps humain n'avait pas été susceptible d'affections internes, il ne l'aurait pas été non plus des maladies externes, puisque la réaction qui est le résultat des impressions extérieures suppose nécessairement l'affectibilité ; mais, de plus, outre que c'est une conséquence de mon principe, que sans la dégradation originelle dans l'homme il n'y aurait pas eu de dégradation dans le monde physique, c'est-à-dire, point de causes de

maladie dans les *circumfusa*, il est encore facile de voir que la plupart des maladies par causes purement physiques sont une suite de la dégradation originelle dans le moral de l'homme, de façon qu'en supposant que le milieu dans lequel il aurait vécu avant sa chute fût le même que celui dans lequel il vit après, l'homme aurait été certainement inaccessible à toutes les impressions extérieures qui l'atteignent ou auxquelles il s'expose si facilement aujourd'hui. Ne voit-on pas la différence qu'il y a encore dans l'état actuel, pour le nombre des maladies externes, entre l'enfance et l'adolescence, entre celle-ci et la virilité; et que de causes de mal physique ne rendent pas impuissantes le bon sens, la prudence et la modération dans la conduite! Mais ces vertus auraient été dans l'homme innocent au degré nécessaire pour lui faire éviter toujours ce qu'elles ne lui font éviter à présent que quelquefois. Donc les maladies purement externes sont encore implicitement ou explicitement un effet de cette dégradation originelle, par conséquent de cette suite d'affections constantes qui constituent le tempérament. J'ai dû laisser entrevoir le rapport intime que j'admets entre le tempérament et le caractère, et je crois que tous les physiologistes sont ici de mon avis: il y aurait seulement entre certains d'entr'eux et moi, une différence que, par fidélité à mon principe, je ne dois pas oublier de faire observer. C'est qu'il y a des physiologistes qui mettent le caractère tout-à-fait à la merci du tempérament, c'est une conséquence du matérialisme; pour moi, je pense que le tempérament exerce une grande influence sur la formation du caractère, mais que celui-ci, outre qu'il peut n'être pas du tout dépendant de celui-là, le modifie encore bien souvent, le change même quelquefois tout-à-fait. Dans le premier homme, c'est le caractère, pour ainsi dire, qui a fait le tempérament, et puis le tempérament a agi sur le caractère, comme nous le voyons encore tous les jours. C'est de cette réciprocité d'actions que se déduit l'hygiène morale des tempéramens, et qu'on peut tirer de puissans moyens thérapeutiques, palliatifs ou prophylactiques dans toutes les maladies.

Hygiène morale des Tempéramens.

Disce ubi sit prudentia, ubi sit virtus, ubi sit intellectus, ut scias simul ubi sit longiturnitas vitæ et victûs.
(Baruch, c. 3.)

On ne peut juger sainement de rien sans se dépouiller sincèrement de toute prévention et sans faire un appel sérieux et suffisant à l'épreuve de l'expérience.
(Delpech, *Chir. clin.*, t. II, p. 21.)

J'adopte la division la plus généralement reçue des tempéramens, en lymphatique, sanguin, bilieux et nerveux. Il ne sera pas difficile d'en modifier l'hygiène, lorsqu'ils se trouveront associés. Mon but n'étant pas de faire une monographie des tempéramens, mais seulement d'indiquer les moyens moraux que nous possédons pour les modifier, je ne donnerai que les traits physiques principaux de chacun d'eux, insistant davantage sur l'état moral qui les accompagne et qui est surtout le sujet direct de l'hygiène morale.

Tempérament lymphatique. Décoloration, mollesse, lâcheté des tissus, lenteur dans les mouvemens commandés par le sens intime, comme dans ceux qui sont purement instinctifs; de cet état organique résulte ordinairement un état moral qu'on peut ainsi caractériser : paresse, apathie, timidité, incapacité d'aucune résolution ou entreprise un peu hardie; conception difficile, peu de pouvoir d'abstraction, jugement très-médiocre lorsqu'il doit s'exercer sur des idées un peu complexes, mais sûr et solide dans les cas ordinaires; mémoire lente mais assez fidèle, imagination créatrice à peu près nulle; amour sans passion, constant par habitude plutôt que par vertu; étourderie par défaut de réflexion, ou circonspection outrée.

Ces tempéramens sont sujets à toutes les affections morbides résultant de la lenteur dans les mouvemens : hydropisie partielle

ou générale, engorgemens glanduleux, leucorrhées, hémorragies par atonie dans les tissus, difficulté de cicatrisation des plus légères solutions de continuité; ulcères chroniques, cancéreux, suppurations intarissables qui affaiblissent la constitution et rendent la vie si désagréable; fièvres intermittentes qui se jugent souvent par des obstructions viscérales..... Les individus de ce tempérament sont susceptibles d'ennui par désœuvrement, d'une certaine mélancolie taciturne, et de beaucoup d'égoïsme.

Pour modifier ces tempéramens et par conséquent diminuer les dispositions morbides qui les accompagnent, il faut faire sentir aux individus qui en sont affectés, ces deux grandes obligations qu'aucun homme ne peut décliner, qui sont les conditions expresses de l'existence et surtout de la santé: le travail et le devoir.

(1) Rappelez à ces hommes paresseux et indolens qu'ils sont

---

(1) Quelque soit le principe que j'ai annoncé pour point de départ et de ralliement de mes idées, je m'attends à ce que les formes que j'ai données au langage moral, trouvent bien des critiques. Il est certain qu'avec un plus grand talent de la parole, avec plus de fécondité et de souplesse dans l'esprit, on aurait pu émettre les mêmes pensées sous des expressions plus convenables pour le genre d'intelligences auquel s'adresse une thèse de médecine; mais je n'ai pu mieux faire, et cependant j'étais obligé d'écrire. Je passe donc condamnation sous ce rapport là, devant tous les lecteurs autres que mes illustres juges, dont l'indulgence, je le sais, ne peut me manquer, et me sera un ample dédommagement de toutes les critiques que je pourrais subir. Cependant que l'on ait la bonté de bien saisir mon intention: je n'ai pas voulu seulement redire que la morale est utile à la médecine, non, mais que la morale chrétienne est la seule garantie de la santé. Or, comment parler de morale chrétienne, sans emprunter les formes, l'expression de la religion, de la piété même, qui en sont la source et la base? Comment parler de morale chrétienne, sans rappeler le langage de ces célèbres moralistes, dont l'éloquence, et surtout l'art de connaître le cœur humain, n'a pas moins excité l'admiration à l'académie qu'à l'église? Voilà pourquoi mes préceptes hygiéniques auront quelquefois l'allure d'un sermon, et m'attireront le reproche d'inconvenance. Que faire, encore une fois? J'ai voulu témoigner aux hommes combien je les aime, en leur proposant les moyens de santé que je crois, dans mon âme et conscience, les plus salutaires et les plus

faits à l'image de Dieu ; mais que, comme Dieu agit incessamment par sa puissance conservatrice et providentielle, l'homme n'a d'autre moyen d'imiter son modèle et participer à sa puissance, que le travail : que, comme les œuvres de Dieu, dans leur création et dans leur perpétuité, sont l'exercice non interrompu de sa toute puissance, de même le travail est l'exercice continuel de la puissance de l'homme ; et que, si c'est par le développement du pouvoir qu'il a sur tous les objets extérieurs qu'il se rapproche de son Créateur, le travail est donc le premier fondement de sa grandeur. Que telle est la condition de la créature raisonnable, qu'il n'y a rien de plus parfait qu'elle dans le monde quand elle l'embellit par quelque travail ; mais que, si elle cesse de travailler, elle n'est plus sur la terre qu'un fardeau inutile, un élément de sa destruction. Si ces motifs ne sont pas assez puissans pour tirer le paresseux de son inaction, faites-lui entendre les préceptes de la morale chrétienne dans toute leur sévérité : qu'il sache que le serviteur inutile qui n'aura pas fait valoir son talent, sera jeté dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincemens de dents (Math., 25-30) ; que le royaume des cieux souffre violence, et qu'il n'y a que ceux qui se font violence qui le gagnent..... (id., 11-12) ; dites-leur, avec l'orateur évangélique (Massillon, Carême, IV), « qu'il en est de chaque moment de cette vie comme de celui de notre mort..... qu'on ne vit qu'une fois, un tel ou tel moment : qu'on ne saurait donc plus revenir sur ses pas..... que chaque moment de notre vie que nous perdons devient un point fixe pour notre éternité ; que ce moment perdu ne changera plus : éternellement il sera le même, nous sera rappelé tel que nous l'avons passé, et sera marqué de ce caractère

efficaces, ne me pardonneront-ils pas de n'avoir pas su être aimable ? Vivant au milieu d'une société dont les membres reçoivent tous une éducation chrétienne, j'ai fait parler le médecin hygiéniste comme à des croyans, et je crois que son langage sera compris du plus grand nombre, quant aux exceptions, il ne sera pas difficile de s'y prêter, tout en conservant le même principe et la même morale.

ineffaçable ». Écriez-vous, si vous le voyez ébranlé: « Grand Dieu ! vous qui êtes le souverain dispensateur des temps et des momens, vous entre les mains de qui sont nos jours et nos années, de quel œil nous voyez-vous perdre, dissiper des momens dont vous seul connaissez la durée, dont vous avez marqué en caractères irrévocables le cours et la nature, des momens dont nous ne jouirons peut-être pas long-temps et dont vous allez au premier jour terminer la triste carrière ; grand Dieu ! traînerai-je jusqu'à la fin de mes jours dans cette triste inutilité, dans cet ennui, » qui m'anéantit et qui m'enlève même la force de le supporter. Si vous parvenez à faire comprendre l'obligation et la nécessité du travail, hâtez-vous d'inspirer, par des motifs aussi puissans, l'obligation sacrée du devoir, car le paresseux va vous dire qu'il veut bien travailler, mais qu'il n'a rien à faire. « Ignores-tu, dites-lui avec Jean-Jacques, que tu ne saurais faire un pas sur la terre, sans y trouver quelque devoir à remplir..... va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler..... » La philosophie qui ne donne d'autres motifs des actions que la satisfaction personnelle ou un intérêt temporel n'a pas le droit de tenir ce langage, avec lequel vous ne saurez jamais émouvoir un égoïste qui ne trouve son bonheur à ne vivre que pour lui. Rappelez-lui donc, avec la philosophie chrétienne, tous ces grands devoirs d'amour, de bienfaisance, de reconnaissance et de fidélité qui le lient à ses semblables, et que la loi naturelle a formulés avec tant de simplicité et de vérité quand elle a dit : *Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-même.* Exprimez-lui avec le génie qui étonna l'Aréopage, ces sublimes maximes de la charité dont l'exercice est la base et la garantie de toutes les autres vertus, puisque sans elle l'homme n'est rien (1). Montrez-lui le Dieu dont il est l'image, le récompensant par

(1) *Etsi habuero prophetiam et noverim mysteria omnia et omnem scientiam, etsi habuero omnem fidem ita ut montes transferam, charitatem autem non habuero, nihil sum* (*Corinth.*, c. 13).

le partage de sa gloire, d'un verre d'eau froide donné en son nom (Math., 10-42). Quel sera donc le mérite de celui qui a soigné le malade, fermé les yeux au mourant, visité le prisonnier, consolé l'affligé, défendu la veuve, l'orphelin et l'innocent opprimés (Math., 25-35)? Inspirez-lui du zèle pour l'instruction des ignorans, des petits enfans surtout dont l'étourderie pourra le stimuler et lui causer des mouvemens très-salutaires à sa constitution. Dites-lui enfin, « que si le devoir c'est la vie morale de l'homme, c'est la vie morale des sociétés qui languissent lorsqu'il se relâche, qui périssent lorsqu'il s'éteint » (Cruveilhier, Discours prononcé à la séance d'ouverture des cours de la faculté de Paris, en 1836). Le devoir pour lui, c'est sa vie toute entière, c'est la vie de tous ses organes qui languissent s'il ne s'en acquitte avec ardeur, et qui périront s'il l'abandonne. Si vous joignez tous ces moyens moraux à ceux que la science a découverts et a reconnus comme dignes de confiance, il n'est pas douteux que non-seulement vous produirez de très-heureuses modifications, mais encore que vous donnerez à ceux-ci une puissance qu'ils n'ont pas habituellement : car les individus du tempérament dont nous parlons ne se prêtent pas facilement à l'application des soins hygiéniques; si vous leur inspirez par des motifs supérieurs, tels que ceux de la morale, l'amour du travail et du devoir, vous obtiendrez d'eux tout le concours désirable au maintien de leur santé. Ils trouveront dans la religion qui fait de l'obéissance et de la mortification, les vertus les plus précieuses, tout le courage nécessaire pour se livrer aux exercices de la promenade à pied ou à cheval, de la gymnastique, etc.; pour se soumettre au régime prescrit, à l'usage des amers et des stimulans. Les mêmes motifs qui les rendront dociles à vos conseils, leur feront éviter tous les excès auxquels ils pourraient finir par s'abandonner, car le lymphatique passe facilement d'un extrême à l'autre : enfin, ils useront de tout avec une assez grande énergie de volonté pour en profiter, et avec une assez grande modération pour ne pas se nuire. Il est même à présumer que

vous aurez fait du tempérament lymphatique pur, une heureuse combinaison avec le nerveux, si les moyens que vous avez employés ont agi principalement sur la pensée, ou avec le sanguin, s'ils ont agit surtout sur la faculté d'amour. Quelle que soit de ces deux modifications celle que vous aurez amenée, il en résultera une autre succession d'affections constantes qui, ayant donné au système des forces une autre spécialité, auront par conséquent, sinon détruit, du moins beaucoup diminué les dispositions morbides de la constitution lymphatique, et sans en déterminer presque aucune autre, parce que vous aurez alors un tempérament mixte à peu près parfait; d'ailleurs l'hygiène morale aura fait prendre à votre sujet une forte tendance à l'unité. En effet, si la faculté de la parole ou de la pensée était auparavant dans un état de langueur; vous l'aurez assez stimulée et mise dans son rhithme normal, en lui suggérant les motifs d'activité que présentent nécessairement la crainte des châtimens qui attendent la paresse, et l'espérance des récompenses qui sont réservées au travail : à cette difficulté dans la conception, à ce peu de pouvoir d'abstraction aura succédé un heureux exercice de ces facultés, à cause de l'application que vous en aurez souvent provoquée sur les profonds et sublimes enseignemens de la morale; à cette médiocrité du jugement et à la faiblesse de la mémoire auront succédé un développement et une facilité que ne feront qu'augmenter les habitudes de combinaisons et les besoins de *ressouvenances* auxquelles amènent inévitablement la conduite des affaires et les rapports avec la société. Que dirai-je ensuite de l'admirable influence qu'exerce le sentiment religieux sur l'imagination et sur le cœur; vous aurez même quelquefois besoin d'arrêter les élans de celle-ci, qu'une illustre et savante chrétienne appelle avec autant de vérité que d'esprit, *la folle de la maison*. Quant à la faculté d'aimer qui avait besoin ou d'un peu plus d'activité ou d'être tout-à-fait ranimée, elle ne laissera plus rien à désirer dès qu'elle se sera exercée à s'identifier avec cette loi dont l'auteur est amour, dont la plénitude est l'amour,

et qui dit que celui qui n'aime pas ne peut vivre (1). Il est évident qu'au milieu de tant d'heureux changemens vous aurez déjà aperçu celui qui aura dissipé cette étourderie, cause de tant d'accidens funestes, ou substitué à cette circonspection exagérée, une prudence qui n'inspire que les plus sages précautions, sans anéantir le courage (2).

Tempérament sanguin. Coloration, fermeté, élasticité des tissus, système musculaire bien dessiné et assez développé, embonpoint et air de santé, agilité des mouvemens volontaires comme des mouvemens fonctionnels, surtout de ceux de la circulation, transpiration facile et assez abondante; à cet état physique se joint ordinairement un caractère jovial, vif, facilement irascible, mais sans rancune, propensions sensuelles très-prononcées; ainsi, attraits pour les plaisirs de l'amour, de la table et des sociétés; conception assez facile, faculté médiocre d'abstraction, jugement ordinairement juste, mais peu profond; mémoire facile, imagination riante et féconde, esprit heureux en saillies et en impromptus, plus qu'en réflexions et en méditations. Les sujets de ce tempérament sont susceptibles de vanité, ils s'élèvent rarement jusqu'à l'orgueil, ils ont l'amour-propre très-*délicat*; prompts à aimer et à s'attendrir, ils se livrent, peut-être même avec trop de confiance, mais d'ailleurs ils sont assez inconstans dans leurs affections; ils ne se piquent pas d'exactitude à leurs devoirs. Le désir de satisfaire leurs passions peut leur inspirer l'ambition des richesses, mais ils sont prodigues. Ce sont de ces hommes qui, selon l'expression de Rousseau, s'enfoncent dans la vie et redoutent tant de la quitter, qu'ils ne veulent pas entendre parler de la mort.

Ces tempéramens sont sujets à toutes les maladies dans lesquelles l'inflammation joue le premier et le principal rôle;

---

(1) *Deus caritas est* (*S.t Jean*, 1-4-16). *Plenitudo legis est dilectio* (*Rom.*, 13, 10). *Qui non diligit manet in morte* (*Joan.*, 1-3-14).

(2) Parce qu'il est dit: *qui autem timet non est perfectus in caritate* (*Joan.*, 1-4-18).

ainsi, apoplexies, angines, fluxions de poitrine, hémorragies actives, anévrisme du cœur surtout et des gros vaisseaux, polysarcie, goutte et rhumatisme gastrite, gastro-entérite, dysurie et hématurie, et autres maladies des organes génito-urinaires qu'engendrent l'abus des plaisirs de l'amour et de la table. Leur vivacité les expose encore aux maladies par impression des objets extérieurs, telles que les contusions, les luxations et les solutions de continuité de toute espèce.

On voit que, dans les sujets de ce tempérament, c'est l'amour des plaisirs qui domine et qui entretient dans leur système des forces cette affectibilité dont l'appareil vasculaire sanguin produit la manifestation. Eh bien ! la morale chrétienne leur rappellera que les plaisirs ne sont pas le but de la fonction vitale, et que tout puissans que peuvent être pour l'homme les motifs d'agir qu'il y trouve, les plaisirs ne sont ni sa fin ni sa règle. Elle les leur montrera seulement comme des moyens dont la Providence se sert pour suppléer à la faiblesse humaine, dans l'exécution des lois conservatrices de la société. Ils verront que, si l'homme n'a d'autre fin que son plaisir, la société est privée, presque en tout, de ce qu'elle avait droit d'en attendre : qu'il se trompe d'une manière étrange, lorsqu'il croit la servir par ses dépenses en ramenant tout à sa satisfaction, parce que pendant que les ministres de ses passions s'enrichissent, il est plus loin des malheureux que l'extrême inégalité du partage jette nécessairement dans la plus rigoureuse détresse. Mais, si l'homme ne peut faire des plaisirs la fin de sa fonction, il est évident qu'il ne peut non plus en faire sa règle ; car tout motif d'action qui n'est pas inspiré par un but déterminé, ne peut pas s'appeler règle ; or, les motifs que trouve l'homme de s'abandonner aux plaisirs ne viennent pas de ce but, puisqu'il vient d'être prouvé qu'il le manque ; donc les plaisirs ne peuvent être la règle de ses actions, ou pour mieux dire, l'homme qui jouit des plaisirs sans considérer la fin, n'a point de règle et ne peut pas en avoir ; mais alors, que d'excès qu'il va commettre, non-seulement au détriment de ses

semblables, mais bien plus encore à celui de sa santé ! Telle est la première leçon de sagesse et de modération que donne la morale. Mais l'ardeur, le tourbillon des passions empêchent de l'entendre ou d'en recevoir d'assez profondes impressions dans l'esprit. Les individus du tempérament sanguin sont le plus souvent peu susceptibles de raisonnemens sérieux et syllogistiques ; c'est par le cœur qu'il faut les prendre. Profitez donc de ces sentimens d'amour dont ils surabondent (1), de ces désirs de jouissance qu'ils ne peuvent satisfaire, et dites-leur qu'il est un seul amour et une seule joie qui puissent remplir le cœur de l'homme et le rassasier; l'amour de Dieu et la joie de la conscience. Attirés comme ils le sont par les douceurs et les épanchemens d'une amitié réciproque, ils ne pourront résister à ces belles maximes de la morale qui leur feront voir que tout est vanité et mensonge dans le monde (Eccles., 1-2) ; que l'ami marche frauduleusement sur son ami, et le frère supplante le frère (Jérem. 9-4) ; que les haines et les amitiés y changent sans cesse avec les intérêts, et qu'il n'y a de constant et de perpétuel que le désir de s'élever, même quand il faut se nuire ; que le bonheur véritable n'est pas celui qui est toujours mêlé de quelques chagrins et qui laisse toujours quelque désir insatiable, mais celui qui fait trouver au fond de soi-même l'espérance certaine d'une félicité sans bornes comme sans mélanges. Si c'est un de ces grands du monde que l'illusion des honneurs et des richesses aveugle, rappelez-lui ces aveux de désenchantement qu'a faits

---

(1) L'amour sera la consolation, mais non l'arbitre de la vie ; il l'embellira, mais il ne la remplira point. Lorsqu'il la remplit, il la dégrade, et bientôt il s'éteint lui-même dans les dégoûts. Bacon disait de son temps que cette passion était plus dramatique qu'usuelle : *plùs scenæ quàm vitæ prodest.* Il faut espérer que dans la suite on dira le contraire (Cabanis, t. I, p. 400). Oui, lorsqu'on comprendra que le principe de l'amour c'est Dieu, qui est aussi la vie, la vérité et la voie (Jean, 14-6) ; la vie pour nous animer, la vérité pour nourrir notre intelligence, et la voie pour nous mener au bonheur par la vérité et l'amour.

une illustre idole de la plus belle cour de l'Europe : « Que ne puis-je vous donner mon expérience, disait-elle dans une de ses confidences; que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait eu peine à imaginer? J'ai été jeune et jolie, j'ai goûté des plaisirs, j'ai été aimée partout; dans un âge plus avancé, j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit; je suis venue à la faveur, et je vous proteste que tous les états laissent un vide affreux » (si quelque chose pouvait détromper de l'ambition, disait Voltaire, ce serait bien assurément cette lettre). Enfin, si vous n'avez pas encore pu retirer de ces profonds abîmes de la vie sensuelle ces êtres qui y sont plongés et qui s'y vautrent, n'hésitez point de leur faire entendre ces terribles vérités que l'expérience sanctionne bien plus encore que la religion. Parlez avec force de ce moment où, comme disait Jean-Jacques, toute chimère disparaît et au bonheur duquel on doit se contenter de travailler : « Qui vous a répondu, dites-leur avec l'orateur qui prêchait aux grands et aux heureux du monde, qui vous a répondu que la mort viendra lentement et qu'elle ne fondra pas inopinément sur vous, comme un vautour cruel sur une proie tranquille et inattentive; qu'une chute soudaine, un naufrage imprévu, un édifice écroulé sous vos pieds, un coup conduit par le hasard, un lâche ennemi, un domestique infidèle, et tant d'autres accidens, ne couperont pas en un clin d'œil le fil de votre vie » (Mass., Car. II). Faites-leur encore, avec toute l'éloquence que vous inspirera, à vous médecin, la science des plus secrètes comme des plus tristes maladies auxquelles l'homme est sujet; faites-leur la peinture des déplorables, des épouvantables effets de l'abus de certains plaisirs, sur toute la constitution d'un être et sur toute la génération dont il a la puissance; montrez-leur, au milieu de leurs avilissantes voluptés, ce cœur qui se dessèche, qui ne sait plus aimer ni s'attendrir, cette imagination qui est sans cesse obsédée d'impurs fantômes; cette mémoire qui

s'altère, qui s'éteint; cet esprit qui perd sa force et sa fécondité; ce caractère enfin qui s'énerve au point qu'il ne peut plus même supporter sa faiblesse: ces dernières expressions de la vigilance de la morale sur la santé, auront sans doute produit des impressions salutaires; vous aurez amené dans la faculté de la pensée et surtout dans celle de l'amour des ébranlemens, des modifications par où vont commencer dans le système vivant tout entier cette succession de mouvemens qui établiront peu à peu un autre mode d'affectibilité ou lui associeront celui qui existait déjà. Car au lieu de ces habitudes de fortes expansions, soit par amour, soit par emportement, vous aurez ces paisibles et douces effusions de cœur qui entretiennent l'énergie de la circulation sans en troubler jamais le rhithme; au lieu de ces impétueuses commotions de la joie, de ces profondes sensations de la volupté, qui favorisent tant les fluxions et les congestions, vous aurez ces délicieuses émotions de la gaieté, ces suaves sentimens de plaisir qui contribuent tant à l'heureuse répartition des forces toniques et des forces sensitives dans tous les organes et dans toutes les fonctions. Enfin, au lieu de ces excès et de ces abus dans tous les genres, qui compromettent toujours si gravement la santé, vous aurez cette tempérance et cette modération qui en sont la plus sûre comme la plus constante garantie. Ne viens-je pas de caractériser cet heureux tempérament mixte, qu'on peut appeler celui des sages et des heureux, le sanguin lymphatique. C'est ainsi que l'hygiène morale détruira ou affaiblira considérablement toutes les susceptibilités morbides qui accompagnent le tempérament sanguin, en ramenant la faculté d'amour à son exercice normal, à cette harmonie, à cette unité d'action qui doit être toujours le but de la fonction vitale.

Tempérament bilieux. Pâleur ou coloration jaune verdâtre, sécheresse, dureté des tissus, système musculaire très-prononcé, formes osseuses saillantes, énergie dans les mouvemens musculaires et dans les fonctions, surtout dans celle de la digestion. Les individus de ce tempérament ont ordinairement dans la phy-

sionomie l'expression d'une passion violente et sombre ; conception profonde, élevée, grande puissance d'abstraction, mémoire peut-être un peu lente, mais très-fidèle, jugement remarquable par sa justesse et sa solidité ; imagination créatrice qui est du vrai génie, mais capable d'une très-haute exaltation ; esprit subtil et critique : ces dispositions se rencontrent ordinairement avec un caractère tenace, opiniâtre, orgueilleux, colère, vindicatif, jaloux, ambitieux, avare, enfin avec le penchant à toutes les grandes et fortes passions. Ce tempérament exclut presque toujours la délicatesse et la recherche des moyens de jouissance, mais il pousse à celle-ci avec une violence et une impétuosité extraordinaires ; il donne beaucoup d'attraits pour les mets de haut goût, les épiceries, les liqueurs alcooliques, et de la répugnance, au contraire, pour les alimens et les boissons qui ont une saveur douce ou médiocre.

Les maladies auxquelles sont prédisposés les sujets de cette constitution, sont surtout celles de l'appareil sécréteur de la bile et de ses annexes, comme : hépatite aiguë, hépatite chronique dégénérant en squirre, calculs biliaires, ictère (1)

---

(1) Je me dispenserai de prouver, par des citations des auteurs ou des observations, que réellement les maladies que j'indique, sont en général l'effet du tempérament, et plus encore des passions qui ont souvent formé ce tempérament, ou qui l'entretiennent : c'est une vérité reconnue de tous les médecins. Seulement je ferai observer, à propos de l'ictère, qu'on le voit assez souvent, sans aucune cause matérielle ; Roucher l'a remarqué dans sa médecine clinique (p. 126). Vogel le dit aussi : *ex permultis observationibus patescit, icterum fuisse sine ullâ hepatis, cystidis, ductuumque cysticorum offensâ, bilem descendisse in duodenum, feces naturaliter tinctas fuisse* ;.... il ajoute que l'ictère *brevissimo sæpè tempore generari à mœrore, terrore, irâ*.... (tom. II, p. 215), et il cite les médecins d'où il a tiré ces observations. Il est donc vrai que la tristesse, la colère, etc., peuvent subitement déterminer, dans le système vivant, une suite d'affections qui, on ne sait trop comment, portent une telle action sur la bile, qu'instantanément elle est importée en plus grande quantité dans le torrent circulatoire, ou peut-être mieux encore, qu'elle se sépare du sang dans tous les vaisseaux, pour se répandre sous la suface des tégumens. C'est singulier ; ne pour-

aigu, ictère chronique, souvent incurable, gastrite, gastro-entérite, dysenterie et flux de sang, constipations opiniâtres, fièvre bilieuse pure ou inflammatoire, hémorragies nasales, hémorroïdes, hémicranies périodiques et très-rebelles. On remarque aussi chez eux que le rhumatisme est très-aigu, et ils sont sujets à une foule d'autres maladies, s'il faut en croire Stoll, quand il dit « que les métastases bilieuses peuvent infecter tous les liquides et tous les solides du corps humain, les viscères, les membranes, les cartilages et les os. » Nous n'oublierons pas, certes, la part active qu'ont dans la production des aliénations mentales les passions qui caractérisent surtout les bilieux, l'orgueil, l'ambition et la colère (1). L'illustre professeur Baumes a rangé dans le genre de physéoses ou dans celui du mentisme la plupart des affections morales du tempérament bilieux (Traité élém. de nosol., t. II, p. 275 et suiv.) ; il est à regretter que les nosologistes sans systèmes, sans préjugés et sans préventions ne leur aient pas donné la place qu'elles méritent.

---

rait-on pas demander pourquoi, au lieu de la bile, ce n'est pas l'urine, la liqueur séminale qui se désagrège ainsi, se sécrète avant le temps, de la masse du sang qui contient les élémens de toutes les autres humeurs ; il est vrai que quelquefois c'est par des sueurs, des urines limpides que se *juge* la colère ; mais l'effet est beaucoup moins prompt. « Ce serait un beau sujet d'étude pour un médecin philosophe, dit Baglivi, que celle de l'histoire particulière des maladies produites par des causes morales. Il serait à désirer qu'il pût nous dire l'espèce d'affection décidée par tel ou tel mouvement vicieux de l'âme »..: J'ai vu, à l'hôpital S.t-Éloi, un malade qui avait une jaunisse, dont il s'aperçut après un accès de colère. J'ai observé dans le même hôpital un jeune homme, chez lequel la même cause déterminait une hématémèse, toute les fois qu'elle se reproduisait.

(1) « L'avarice, elle-même, peut dégénérer en monomanie, les exemples en sont nombreux ; il n'y plus alors d'affection de famille ; les malades passent leur vie au milieu des privations de toute espèce, satisfait de la contemplation des matières d'or et d'argent » (Dubois, pathol., t. II, p. 266).

Que d'observations d'aliénation mentale, par quelqu'une des passions du tempérament bilieux ! Voyez le Traité de l'aliénation mentale de Pinel ; la Dissertation de M. Esquirol, sur les passions considérées comme causes, symptômes et moyens curatif de l'aliénation mentale.

Les modifications heureuses qu'on peut amener dans ce tempérament paraissent, au premier abord, ne pouvoir se rapporter qu'à l'affaiblissement du système des forces dans leur exercice pour les fonctions du foie; mais ce serait évidemment s'arrêter aux effets sans remonter aux causes premières; on pourrait bien ainsi faire de la médecine symptomatique, mais quelle est pauvre cette médecine! et outre qu'elle ne guérit ordinairement que pour le moment, elle amène par ses continuelles manoeuvres sur les organes, des affections chroniques très-fâcheuses, ou au moins cette espèce de paupérisme dans la santé que les erreurs des économistes ont amené dans la société. C'est donc à la morale qu'il faut surtout emprunter les moyens qu'elle seule possède dans leur plus haut degré d'efficacité, pour modérer, changer cette suite d'affections constantes auxquelles est soumis le tempérament bilieux, et qui se manifestent par les deux facultés abstraites de l'homme, la *pensée* et l'*amour*. Or, qui ne reconnaîtra aux préceptes sublimes et tendres tout à la fois de la religion chrétienne, une puissance sur l'esprit et sur le cœur, capables de les saisir l'un et l'autre et d'en harmoniser les activités respectives? Mais tâchons d'apercevoir au milieu des moyens nombreux qu'elle a d'exercer cette puissanee, eeux dont l'application sera en même temps plus avantageuse et plus faeile au tempérament dont il s'agit. Les deux passions principales auxquelles on peut, ce me semble, rapporter toutes les autres dans les individus bilieux, sont l'orgueil et la colère. La première engendre l'opiniâtreté, la jalousie, l'ambition et l'avarice, et de la seconde vient nécessairement la vengeance. A ces deux causes premières des passions humaines, opposez les deux causes premières des vertus chrétiennes, l'humilité et la charité. L'humilité, c'est pour bien des gens qui n'entendent rien ni à la religion, ni au cœur humain, de la bassesse, de la pusillanimité (1), un sentiment

(1) « Il s'agit maintenant de savoir si l'humilité n'est point un obstacle

qui avilit l'homme. Si on présente cette vertu à l'orgueilleux sous ces fausses apparences, elle doit le rebuter, irriter sa passion bien loin de la détruire. Mais la morale chrétienne considère bien autrement l'humilité, elle dont tout le but est d'élever l'homme jusqu'au ciel (1), au lieu de l'abaisser au rang des brutes, comme l'a fait la philosophie. L'homme est fait à l'image de Dieu, il faut le répéter encore, parce que ce dogme est le fondement le plus certain comme le plus profond de la morale. Mais Dieu est un être qui possède toutes les perfections, il ne faut qu'en admettre l'existence pour convenir de cette vérité; ou il n'est pas, ou il est l'être parfait par excellence. Si l'homme est fait d'après un tel modèle, il doit avoir en lui ce germe de

---

aux grandes actions et à certaines entreprises, où il faut de la magnanimité et une résolution que rien n'ébranle?... Selon le mot de S.t Léon, *rien n'est difficile aux humbles*; il n'y a point de vaste dessein dont l'exécution les étonne; ils sont capables de tout oser et d'affronter tous les périls, avec l'assurance la plus ferme et l'intrépidité la plus héroïque;.... car, autant qu'un chrétien humble se défie de lui-même, autant il se confie en Dieu;.... il sait que Dieu prend plaisir à faire éclater sa gloire dans notre infirmité..... Que « Dieu fait choix de ce qui paraît plein de folie devant le monde, pour confondre les sages; qu'il choisit ce qui est faible devant le monde, pour confondre les forts; et qu'il se sert, enfin, de ce qu'il y a de plus bas et de plus méprisable, même des choses qui ne sont point pour détruire celles qui sont» (Cor., 27)... Tel est par proportion le langage des âmes humbles; d'autant plus assurées de la protection divine, qu'elles se répondent moins d'elles-mêmes; et du reste, d'autant plus tranquilles sur la réussite de leurs entreprises, qu'étant humbles, elles craignent moins de subir la honte des fâcheux événemens, que Dieu, quelquefois pour les éprouver, peut permettre..... Dès qu'on a l'humilité dans le cœur, on n'est plus si jaloux d'un vain nom, ni si sensible aux reproches qu'on s'attirera, supposé qu'on vienne à échouer. On s'abandonne à la conduite de l'esprit de Dieu, et du reste, on se soumet à tout ce qui en peut arriver pour notre humiliation devant les hommes. Ce ne sont point là de simples spéculations; on en a vu la pratique» (Bourdaloue, Pensées, solide grandeur de l'humilité chrétienne).

(1) *Vos estis cives sanctorum et domestici Dei (Ephes., 2). Filii sanctorum sumus (Tobie). Itaque jam non est servus sed filius, quod si filius et hæres per Deum (Galat., 4).*

toutes ses perfections, il les possède en puissance, et tout le bien qu'il fait n'est qu'une mise en activité de cette puissance. Mais qu'est-ce que la morale sinon une suite de moyens proposés à la liberté de l'homme pour lui faire produire le plus de bien possible, par conséquent, pour le rapprocher le plus possible de Dieu, auteur et source de tout bien. S'il en est ainsi, je n'aurais qu'à rappeler ce sage avertissement de la morale, que Dieu résiste aux superbes et qu'il se communique aux humbles, et qu'il leur fait part de ses plus riches dons (Jac., 4), pour avoir détruit dans les esprits la prévention qui fait regarder l'humilité comme un sentiment bas et avilissant; je n'aurais qu'à faire redire à l'aigle de Meaux, avec la souveraineté de sa parole, cette immortelle vérité: « Dieu seul est grand, » pour avoir montré que la véritable grandeur c'est l'humilité (1); mais

(1) « L'humilité dont je parle, et que je conçois comme une des vertus la plus propre à former de grandes âmes et à les perfectionner;... car, remarquez de quoi l'humilité nous délivre, ce qu'elle corrige dans nous, ou de quoi elle nous préserve. Personne n'ignore, et vous ne devez pas l'ignorer, quelles sont les petitesses, pour ne pas dire les bassesses, où l'ambition et l'orgueil nous réduisent. Je ne sais ce que vous en pensez, mais moi, je ne me figure point d'homme plus petit, ni d'âme plus vile, qu'un ambitieux qui se laisse dominer par la passion de s'agrandir,... ou qu'un orgueilleux qui s'infatue de ses prétendues bonnes qualités, et se laisse posséder d'une envie démesurée d'être applaudi et vanté dans le monde.... Est-il une démarche si humiliante où il ne s'abaisse, dès qu'il croit qu'elle peut le conduire à son terme, et dans l'espérance de monter, à quoi ne descend-il point?... Que d'assiduités, que de souplesses, que de flatteries!... Est-il occupé d'autres choses que de lui-même, de son mérite, de son talent?... Ajoutez....... cette vivacité et cette délicatesse, sur un mot qui peut l'offenser, ces agitations où il entre, ces mélancolies où il tombe, ces jalousies, ces amertumes de cœur, ce fiel dont il se ronge, ces soupçons et ces ombrages qu'il prend d'un signe, d'une œillade, d'une parole jetée au hasard et sans dessein (et que de causes délétères de la santé, dont l'homme humble n'a rien à craindre). Or, voilà de quoi l'humilité chrétienne est le correctif le plus efficace et le plus certain.... Qu'est-ce qu'un chrétien vraiment humble? C'est un homme.... toujours égal dans l'humiliation comme dans l'élévation, dans le blâme et dans la louange, dans la bonne et la mauvaise réputation: soutenant l'une et l'autre

je veux encore mieux prouver cette dernière proposition, s'il est possible. Ici la raison générale va me servir d'appui : qu'est-ce que la modestie, qui est un sentiment si estimé dans le monde ? sinon une apparence qu'on n'est pas étranger à cette haute science que le philosophe grec a si bien résumée par ces mots ; *Connais-toi toi-même ;* n'est-ce pas elle qu'on voit ordinairement accompagner le vrai mérite, et tout le monde ne convient-il pas qu'elle ne fait que le relever et l'accroître ? N'y a-t-il pas partout unanimité d'indignation et de réprobation devant le défaut grossier de modestie ou l'orgueil tout nu ? C'est qu'il y a au fond de la nature humaine une secrète conscience de sa faiblesse et de sa pauvreté, qui nous porte nécessairement à mépriser celui qui la méconnaît et à estimer celui qui a le courage de l'avouer (1). Mais l'humilité chrétienne n'est que cette modestie mieux comprise, mieux pratiquée, avec cette différence que l'homme humble qui se croit l'image de Dieu et capable de s'en rapprocher, conserve toujours

---

avec une tranquillité inaltérable ; ne se laissant ni éblouir par l'éclat d'une vie agissante et comblée d'éloges, ni contrister par l'obscurité d'une vie abjecte et inconnue. De là encore, et par la même conséquence, un homme patient dans les injures, les pardonnant de cœur, plutôt prêt à faire des avances et à prévenir, qu'à exiger de justes satisfactions : du reste plein de retenue, de modestie dans ses entretiens, dans toutes ses manières : ne disant rien de soi, honnête, affable, paisible, ne contestant avec personne, ne voulant jamais l'emporter sur personne, et tout cela par des motifs supérieurs et divins, malgré les révoltes de la nature et son extrême sensibilité. Observez bien tous ces traits, et j'ose me promettre que vous conclurez avec moi, qu'un homme de ce caractère doit être incontestablement réputé pour un grand homme (Bourd., id., id.). « Rien n'est grand que cette petitesse intérieure qui fait justice » (Fénélon, lettre 2 du Recueil des lettres spirituelles). La Bruyère tient le même langage que ces moralistes théologiens : « du même fond d'orgueil, d'où on s'élève fièrement au-dessus de ses inférieurs, on rampe vilement devant ceux qui sont au-dessus de soi.... »

(1) « *De suturis se deceptum esse Hippocrates memoriæ prodidit more magnorum virorum et fiduciam magnarum rerum habentium, nam levia ingenia, quia nihil habent, nihil sibi detrahunt. Magno ingenio convenit etiam veri erroris simplex confessio* (*Cels., lib. VIII, c.* 4).

au fond de son être un sentiment profond de dignité et d'espérance (1) ; au lieu que l'homme simplement modeste, s'il pouvait approfondir et s'avouer sa bassesse comme le premier, n'aurait plus qu'un triste sentiment de désespoir et d'indignation. Or, où est la véritable grandeur? Est-ce dans l'homme humble, qui ne se croit petit que par rapport à Dieu, ou dans l'homme modeste, qui ne se dit petit que par rapport aux hommes? Telle est la vertu sublime qu'il faut présenter au caractère du bilieux, naturellement ami de tout ce qui est grand et difficile. Si vous avez pu inspirer une fois à ce cœur, qui ne bat que pour la gloire, ce sentiment qui en est la véritable source, vous aurez prodigieusement modifié l'affectibilité de tout le système ; car, au lieu de cette opiniâtreté, de cette fierté, de cette triste mélancolie qui entretiennent la roideur et la sécheresse des tissus (2),

---

(1) « La religion inspire au chrétien humble, jusque dans ses soumissions les plus profondes, bien plus de générosité et de dignité ; il rend honneur au prochain ; il a pour le prochain toute la déférence, tous les ménagemens et tous les égards possibles ; il ne refuserait pas, s'il le fallait, de ramper sur la poussière et sous les pieds du prochain ; mais en cela, qu'est-ce qu'il envisage? est-ce l'homme? Non certes, puisqu'il n'attend, ni ne veut rien de l'homme ; mais dans l'homme il n'envisage que Dieu (toujours d'après le grand principe que l'homme est fait à l'image de Dieu). C'est à Dieu qu'il obéit, en obéissant à l'homme, etc. » (Bourd., id., id.). Quel est l'événement politique qui peut déconcerter un tel homme? lui se soucie fort peu de la forme du pouvoir ; il obéit à Dieu, dont il voit la manifestation sous quelque forme que ce soit ; il est toujours seul vraiment en possession de cette liberté, dont la recherche est depuis un demi-siècle, la cause de tant de perturbations dans l'économie sociale, et par suite, dans la santé publique, et surtout dans celle des individus qui prennent la plus grande part aux mouvemens politiques. Lui sait que la liberté est là où est l'esprit de Dieu (*ubi spiritus Dei, hic est libertas, Corint.*, 2-3-17) ; il a lu ce livre admirable que Fontenelle regardait comme le plus beau sorti de la main de l'homme, qui a consolé La Harpe dans sa prison ; il l'a lu, et il se souvient « qu'il n'y a de vraie liberté que dans la crainte filiale de Dieu et la paix de la conscience » (Imitat., lib. I, ch. 21).

(2) *Quæcumque in curâ hominibus contingunt, ex his anima calefacit et siccatur... (Hipp., de san. vict. rat., lib. I, c.* 11*).* Selon Lommius, la

vous aurez cette aimable condescendance et cette douce fermeté (*suaviter et fortiter*, Sap., 8-1) qui en favorise la souplesse et l'élasticité : au lieu de cette jalousie, de cette avarice et de cette ambition qui déterminent si facilement des mouvemens de concentration des forces sur l'appareil sécréteur de la bile ou sur celui de la circulation, qui sont la cause de tant de spasmes ou d'obstructions ; vous aurez ces suaves sentimens de satisfaction pour le bonheur d'autrui, ce sage esprit d'ordre et d'économie, ce beau zèle pour le bien public, qui entretiennent dans les organes cette salutaire répartition des forces et cette synergie dans les mouvemens, dont l'effet est l'harmonie et l'unité du système vivant. Mais ces heureuses modifications ne produiront toute leur efficacité qu'autant que le sujet sur lequel elles se sont opérées ne leur opposera plus de résistance par les mouvemens impétueux de la colère ou par les sentimens profonds de la haine. Ces propensions vicieuses du sens intime doivent trouver leur antagonisme dans les affections que produit la seconde cause des vertus chrétiennes, la charité. Les individus d'un tempérament bilieux ont ordinairement trop d'élévation dans l'esprit et trop de justesse dans le jugement, pour ne pas avoir conçu, compris et embrassé avec toutes les forces de leurs facultés l'admirable économie de la religion chrétienne, pour ne pas avoir tiré les rigoureuses conséquences de la pratique dont toutes les règles et tous les moyens se réduisent enfin à l'amour. Ils n'auront pas vu sans tressaillir d'espérance et d'orgueil, mais d'un orgueil légitime, ces étonnantes, ces incompréhensibles et cependant bien réelles prétentions du chrétien qui aime, de demeurer en Dieu en demeurant dans l'amour (Joan., 2-4-16), de tout souffrir, de tout supporter, de tout vaincre, même la mort (1) ; car l'amour

---

tristesse « *totum subindè corpus in suæ affectionis consensum pertrahit*, *ut optimè dictum hoc à sapiente sit : animus gaudens ætatem floridam facit*, *spiritus tristis exsiccat ossa* (*Prov.*, 37-22), (*Lomm.*, *De sanit. tuend.*, *p.* 169).

(1) « Et pour dire en particulier quelque chose de S.t Paul, on ne peut

est fort comme la mort (Cant. 8-16). Quel aliment à la force, à la magnanimité qui leur est naturelle, que ces sublimes préceptes d'aimer ceux qui nous haïssent, de bénir ceux qui nous persécutent, de vaincre le mal par le bien (Rom. 12-21). Il est un autre moyen d'exercer la charité, qui doit être très-salutaire au bilieux, non-seulement en nourrissant toujours dans son cœur ce sentiment qui étouffera la colère et la haine, mais en donnant encore un nouveau remède à son ambition ; c'est l'ardeur pour le salut du prochain, le zèle qui est pour le chrétien, comme la valeur, l'intrépidité du guerrier devant une conquête qu'il médite. Les hommes que le christianisme honore comme ses plus illustres apôtres, comme ses plus ardens défenseurs, se sont surtout immortalisés par leur zèle ; et autant que la lecture de leur vie peut permettre d'en juger, il paraît qu'ils étaient bilieux. C'est ainsi que le sentiment de la charité viendra fortifier, accomplir les heureux effets de l'humilité, et déterminer entièrement dans le système des forces une nouvelle spécialité qui ne sera autre chose qu'un nouveau tempérament, probablement la combinaison du sanguin avec le bilieux, qui doivent exercer l'un sur l'autre une influence dont une espèce de neutralité, dans les dispositions morbides de chacun d'eux, sera le résultat.

Tempérament nerveux. Lorsque l'action du système nerveux

---

lire ses épitres, et ne pas voir que ce fût un des esprits les plus sublimes et une des plus grandes âmes... Que n'a-t-il pas fait ? que n'a-t-il pas souffert ? Supérieur à tout, aux dangers, aux embûches, aux persécutions, aux trahisons, aux calomnies, aux opprobres, aux fers, à la faim, à la soif, au glaive, à la mort : car, dit-il, nous sommes au-dessus de tout cela (Rom., 8). *In his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos* » (Bourdal., id., id. ».

Un de ces génies chrétiens dont l'auteur des Caractères a fait une brillante apologie, peignait avec autant d'énergie que d'esprit, ce courage invincible d'une femme chrétienne au milieu des tourmens, en disant : *et quæ non habuit quò ferrum reciperet, habuit quò ferrum vinceret. (S. Amb., lib. de virg.).* Voyez d'ailleurs, ce que disent du courage des martyrs le philosophe païen Sénèque, dans son épitre 88, et Bacon, dans son Hist. vit. et mort., déjà cité.

n'est pas modérée par celle de quelque autre système, il est rare qu'elle ne soit pas l'initiative d'une perversion dans les mouvemens vitaux qui détermine elle-même un genre d'affectibilité, qu'on peut appeler plutôt maladie que tempérament. Les individus ainsi affectés sont dans un état physique qu'on peut rapporter en partie à celui des bilieux. Ainsi, pâleur, sécheresse et roideur des tissus, système musculaire assez bien dessiné, surtout à la face, où il est facilement en convulsion : attitude incertaine, démarche précipitée, sans mesure ; mouvemens volontaires énergiques et prompts ; mouvemens fonctionnels très-irréguliers, surtout à l'appareil circulatoire : mais ce qui fait le caractère essentiel de ce tempérament, c'est une sensibilité si exaltée, si irritable, que souvent la plus légère sensation excite une convulsion, une vraie attaque de nerfs. Avec cette disposition dans la faculté organique se trouve ordinairement un état de la faculté de la pensée, qui donne aux individus nerveux : une conception très-facile, hardie, assez de puissance d'abstraction, mais sans efforts, sans méditation; une mémoire peut-être facile, mais bien ingrate, surtout pour le souvenir des mots et des détails minutieux d'un fait ; un jugement prompt, facile, ordinairement vrai et solide au premier aperçu ; une imagination créatrice, brillante, féconde, mais susceptible d'une exaltation qui est presque du délire ; un esprit subtil et léger, heureux eu saillies et en bons mots, toujours préoccupé, et pour cela timide et effrayé..... Quant à la faculté d'amour, elle est dans une disposition telle que les nerveux sont très-susceptibles d'aimer avec passion, mais sans constance, parce qu'ils sont méfians et un peu jaloux ; ils sont délicats et fantasques dans la recherche des plaisirs, mais ils s'y livrent facilement avec excès ; ils sont irascibles souvent presque malgré eux, et ordinairement sans le moindre ressentiment ; vaniteux et un peu fats, même assez capables d'orgueil, peu ambitieux ni avares, mais plutôt généreux, prodigues, sans esprit d'ordre ni d'économie. Une passion à laquelle tous les sujets nerveux sont plus ou moins enclins, et qui est le fléau de leur santé,

c'est la tristesse, ou ce mode d'être qui fait qu'on n'est jamais content de rien, qu'on est désenchanté de tout; qu'on se reproche même le moindre sentiment de satisfaction ou de gaieté quand on s'y surpend. Ce tempérament ou ce genre d'affectibilité est surtout propre aux femmes, et c'est chez elles qu'il est presque toujours comme une vraie maladie.

(1) Comment imaginer toutes les affections morbides auxquelles

---

(1) « Les symptômes nerveux sont si nombreux, si différens, si irréguliers, qu'il serait difficile soit de les décrire comme il faut, soit d'en faire une énumération complète » (Whyth, Maladies nerv., 2e part., chap. 2).

« Les femmes, chez lesquelles le système nerveux a en général plus de mobilité que chez les hommes, sont plus sujettes aux maladies nerveuses qui, chez elles sont aussi plus considérables » (id. id.).

« Le docteur Cheyne a remarqué, qu'il suffit quelquefois d'avancer en âge, pour que les maladies nerveuses et la disposition à ces maladies se dissipent » (id., id.). Il faut en excepter les *tremores*, qui affectent plus souvent la vieillesse. Ordinairement ils ne sont qu'incommodes; il paraît cependant qu'ils finissent par imprimer au système des forces, un mouvement vicieux vers l'encéphale, car ils dégénèrent fréquemment en apoplexie. Ce qui fait penser que la cause du *tremor*, dans ces cas, était dans le cerveau, c'est qu'on a vu l'apoplexie vaincre le *tremor*, et celui-ci disparaître, ou peut-être alors l'apoplexie agit comme un remède perturbateur. Serait-ce ce genre de trémor, que Sauvages appelle *tremor à plethorâ?* viendrait-il d'un épanchement qui cause le tremblement, tant qu'il n'est pas assez considérable, et l'apoplexie, dès qu'il augmente? J'ai eu occasion d'observer plusieurs cas de *tremor* très-douloureux, c'était ce genre qui vient de causes internes, et qui ordinairement est intermittent, c'est-à-dire, qu'il a des intervalles de rémission complète, et qu'à la moindre affection morale, il s'exaspère, sans être soumis, comme la fièvre, à une intermittence régulière et toujours de même durée. Ce *tremor* me semble indépendant du tempérament nerveux; je l'ai observé chez un bilioso-sanguin, où il paraissait avoir pour cause, des affections morales profondes et des *excretiones nimiæ sanguinis*, dont parle Vogel; chez un autre, cette dernière circonstance a pu y contribuer, mais la principale cause me paraît être celle qui, je crois, met les tempéramens nerveux à l'abri de bien des affections, dont les autres sont atteints dans les mêmes circonstances. Je pense que le système nerveux a la faculté de recevoir seul l'impression et qu'il y répond à sa manière, selon le genre d'affectibilité dans lequel il se trouve. Ainsi,

assujettit un état qui en est une lui-même ? Comment déterminer toutes ces maladies sans nom dont il est la cause, qui font le tourment de la vie de l'homme et le désespoir du médecin, parce que, comme l'a dit Selle : *Symptomata nervosa neque inter se neque causis manifestis respondentia* (Pyret., *Rudim. ordo ter. at.*). La plus commune de toutes les affections nerveuses, celle qui fait sans doute le fond de toutes les autres, quelle qu'en soit la forme, c'est le spasme ; en sorte qu'on peut dire des tempéramens nerveux en général, ce que n'a dit Grimaud que des femmes, que leur état habituel de santé est pour ainsi dire une constitution spasmodique imminente (ouv. cit., t. I, p. 152). C'est le spasme qui se manifeste par ce cortége de symptômes extraordinaires auxquels nous avons donné les noms divers d'hystérie, d'hypocondrie, de catalepsie, d'épilepsie, d'éclampsie, de tétanos, de crampe, de tic douloureux, de danse de saint Guy, etc. Les tempéramens nerveux sont aussi prédisposés au rhumatisme, et il est très-douloureux chez eux ; à ce genre de goutte qu'on appelle froide, et qui est aussi très-souvent elle-même cause de maladies nerveuses ; à une altération de sang qui est le scorbut de terre, et aux hémorragies (1). Cependant il

---

le sujet chez qui j'ai observé ce dernier *tremor*, fit une chute du haut d'un 3e étage, en passant par plusieurs échaffaudages, qui pouvaient bien diminuer la vitesse du corps, mais qui ne laissaient pas que de lui imprimer de très-violentes commotions ; les suites de cette chute ne furent pas graves, dans cinquante jours il fut rétabli ; mais le sujet s'aperçut bientôt d'un tremblement dans les membres du côté sur lequel il était tombé. J'ai une observation encore plus convaincante d'une maladie nerveuse, par spasme clonique, avec suppression des menstrues, chez une fille qui fut jetée par une fenêtre ; elle eut une fracture du tibia, sans autre accident que cette affection nerveuse, qui survint peu de temps après, et qui durait depuis huit ans quand je l'ai vue. Ce qui est singulier, c'est que les quatre sujets que j'ai pu observer, atteints de ce *tremor*, étaient dans l'impossibilité de s'arrêter ni de ralentir leur marche, une fois qu'elle avait commencé ; c'était comme le *scelotyrbe festinans* que décrit Sauvages.

(1) « Pour peu qu'un médecin ait d'expérience dans son art, il ne saurait ignorer que la goutte, principalement celle que l'on surnomme *froide*, et

est d'observation que les maladies des tempéramens nerveux se présentent rarement à l'état aigu et qu'ordinairement au milieu des maux de toute sorte, les sujets ainsi constitués parviennent à un âge avancé, où ils sont le plus souvent tout-à-fait délivrés de leurs affections (1).

Je viens de considérer le tempérament nerveux dans cet état où les forces toniques sont encore dans leur puissance d'action, quoique mal réparties, c'est celui qui m'a paru le plus rap-

---

qui est sans chaleur ni inflammation sensible, sans mouvement ni action vive, mais plus particulièrement encore la goutte qui n'a pas parcouru ses périodes ou qui a été répercutée, ne soit souvent accompagnée des phénomènes suivans: les malades sont tourmentés de douleurs vagues, approchant de celles du rhumatisme; tantôt à la poitrine, tantôt aux os, au dos, aux reins et à d'autres parties du corps; souvent même ils ont des douleurs de tête, semblables à celles des femmes hystériques ou vaporeuses; d'autrefois les maux qu'ils ressentent, sont pareils à ceux dont se plaignent les scorbutiques; enfin, leur santé n'est presque jamais bonne, et pendant un temps considérable, ils ne peuvent passer pour se bien porter. L'état de ces personnes et leurs incommodités peuvent se nommer, sans trop étendre les termes, un état et des symptômes maladifs qui ne sont ni très-violens, ni fort douloureux » (Musgrave, passage traduit par Whyth, tom. I, ouv. cit.). J'ai une observation qui appuierait le sentiment de cet auteur.

Les hémorragies auxquelles sont sujets les tempéramens nerveux, sont celles qui, selon les anciens, comme le dit Grimaud, tiennent à un défaut d'équilibre, dans la répartition des mouvemens toniques. On conçoit, en effet, que le spasme fixé sur un organe, amène une effusion de sang, si ce liquide s'y trouvait en très-grande quantité, au moment où le spasme l'a saisi; ainsi, il pourrait se faire que le sang dans le cœur, au moment de la diastole, ne pouvant continuer son cours, à cause d'un spasme subit, dans lequel serait tombé l'organe, causât une rupture et s'épanchât dans la poitrine. Il y a bien des anévrismes qui ne doivent pas avoir d'autres causes; heureusement chez les sujets nerveux, les palpitations de cœur qu'ils ont si fréquemment, empêchent la fixation de l'état spasmodique; c'est du moins ce que je crois. D'ailleurs, l'hémorragie par spasme peut venir aussi de tout autre organe que celui sur lequel s'opère la concentration des mouvemens toniques; c'est l'inverse de ce qui arrive dans le premier cas.

(1) « *Morbus hic diuturnus est, et consenescentes, si ita futurum est, relinquit, sinminùs commoritur* » (*Hipp.*, *de morbis pop.*).

proché de la santé; mais le tempérament peut se présenter sous les dehors de la même affectibilité que celle du lymphatique : dans le premier cas, c'est presque l'éréthysme nerveux; et dans le second, c'est l'état nerveux par atonie.

Il est facile de voir que les moyens de prévenir le développement du tempérament nerveux sont bien préférables à ceux que l'on peut avoir pour le modifier ou le changer. D'ailleurs, dans ce dernier cas, c'est l'hygiène morale que nous avons appliquée aux autres tempéramens dont il faudrait savoir combiner les moyens, selon la forme d'atonie ou d'éréthisme que présenterait l'état nerveux. Lorsqu'il y a atonie, il s'agit de faire, sur les facultés de la pensée et de l'amour, des impressions dont les réactions puissent exciter tout le système vivant. Au contraire, lorsqu'il y a éréthisme, il faut modérer l'activité de ces facultés ou en diriger l'exercice dans un autre sens, comme dans le tempérament sanguin et dans le bilieux (1).

Mais tâchons de découvrir les moyens préservatifs de l'affec-

---

(1) D'ailleurs, dans le même individu, on voit ordinairement l'état d'atonie et celui d'aréthisme se succéder souvent dans la même journée, selon les circonstances, et surtout selon le temps et la température; il faudra donc combiner l'hygiène morale du tempérament lymphatique avec celui des deux autres, comme on combine pour le régime, les toniques et les excitans, avec les tempérans et les rafraîchissans. Il y a des médecins, et Pomme le faisait ainsi, qui traitent l'état nerveux par éréthisme, seulement par les tempérans; j'ai vu cette médication faire tomber un malade dans un relâchement général si prononcé, qu'il ne pouvait même plus parler sans souffrir. Alors il y a irritation, il est vrai; mais elle vient toute de la difficulté qu'ont les organes à exécuter les mouvemens fonctionnels à cause de l'atonie. Si on s'y trompe, on ne fait qu'augmenter le mal, au lieu d'y remédier par des rafraîchissans; il faut des toniques. C'est, je crois, ce qui se passe aussi dans les fièvres malignes (les gastro-entérites, les dotynenteries, l'ataxo-adynamique de Pinel); il y a des symptômes d'inflammation qui n'ont d'autre cause que cette difficulté des organes, parce qu'ils manquent de vie, les forces agissantes se manifestent peut être encore, mais ce sont de derniers efforts, ce sont les convulsions de l'agonie, les forces radicales sont résolues, il faut les relever par les toniques, associés aux anti-spasmodiques.

tibilité qui constitue le tempérament nerveux. Ils se trouvent tous dans la morale chrétienne appliquée à l'éducation. Je vais essayer de les y montrer. Il paraît bien que c'est le système nerveux et surtout son épanouissement, où l'encéphale qui est chargé de cette partie principale du ministère organique, de représenter et de manifester les sentimens, les affections et les passions dont les facultés abstraites de l'homme sont la cause, le pouvoir exécutif. S'il en est ainsi, l'affectibilité du système nerveux est en raison de l'affectibilité de ces deux facultés ; en sorte que toute perversion dans les mouvemens vitaux de celui-là vient d'une perversion des sentimens de celles-ci ; c'est, je pense, ce qu'il faut entendre par ce rapport du physique et du moral, cette influence du moral sur le physique que tous les médecins ont admise, quoiqu'ils diffèrent dans la manière de les concevoir et de les expliquer, selon les principes philosophiques d'où ils partent. Pour moi, toujours conséquent à celui que j'ai adopté, c'est en lui que je place le fondement et les règles d'une bonne éducation. La définition de l'homme qu'on a déduit de ce principe, *une intelligence servie par des organes*, doit être le point qu'il ne faut jamais perdre de vue dans la direction du moral comme dans celle du physique. D'après cela, je dis que, dans l'éducation, la maxime principale qu'il faut constamment envisager, c'est que le devoir passe avant le plaisir. Celui-ci n'est qu'un des moyens pour arriver à celui-là, qui est le but et la fin. Le plaisir, c'est le domaine des organes, et le devoir, celui de l'intelligence. Je sais que le Créateur, ayant soumis l'enfance de l'homme à des conditions physiques, dont le maintien et le soin sont la garantie de l'intelligence, il faut par conséquent que les organes soient, pendant un certain temps, le premier objet de l'éducation ; mais, outre que ce temps doit être très-court, il ne faut pas oublier, pendant toute sa durée, le but de cette éducation, et ne pas substituer les moyens à la fin. Or, quelles sont les règles qui feront éviter cette erreur ? La morale chrétienne les possède toutes, et les philosophes ou

les médecins qui les ont exposées ne les ont pas prises ailleurs. Elle condamne tout ce qui, dans l'éducation physique, peut devenir une cause de développement du système nerveux. Il me semble qu'on peut réduire à trois principales les causes déterminantes de ce genre d'affectibilité: le régime, la sensualité et les affections morales. Il faut leur opposer la mortification, l'obéissance et la pureté, vertus dont le christianisme fait aux hommes un devoir conditionnel du salut.

Tous les médecins hygiénistes ont longuement énuméré les erreurs de régime qui nuisent à la santé. Aussi je me contenterai de les énoncer pour insister davantage sur les moyens de les corriger. On abuse du régime alimentaire par la quantité et par la qualité de la nourriture (1); du sommeil, par la durée et par le genre de lits; des récréations, par leur longueur et l'espèce de jeux auxquels on s'y livre; du travail, par le prolongement du temps qu'on doit y mettre, par un défaut d'ordre qui fait qu'on s'y applique de suite après le repas, ou long-temps, le soir avant le coucher, enfin par une trop vive ardeur et un trop grand empressement qui font embrasser plus qu'on ne peut. Telles sont les causes du dévoloppement normal du système nerveux qu'il faut tâcher de prévenir dans l'enfance ou dans l'adolescence. Comme il est facile de le voir, c'est à la sensualité et à l'amour-propre, qui n'est qu'un sensualisme plus délicat, qu'on peut toutes les rapporter. L'une et l'autre sont contraires à cet esprit de mortification chrétienne qui ne consiste pas seulement à se contenter du nésessaire (la plupart des hommes ne savent pas dire: *c'est assez*; comment veut-on que l'enfant le dise?); mais encore qui conseille, toujours avec des motifs d'amour, de s'imposer de temps en temps quelques privations qui contribuent tant à rendre la raison victorieuse de l'appétit. On comprend

---

(1) *Innumerabiles esse morbos miraris*, disait Sénèque (*Epist.* 95) *coquos numera*, en se plaignant, sous le règne de Néron, des maladies qui envahissaient le genre humain.

comment peut s'exercer cette aptitude de l'âme à la vertu ou au courage (1), à table et dans toutes les autres circonstances de la vie, où on peut tomber dans des erreurs de régime alimentaire. Mais il n'est pas si facile de voir qu'il y ait du mérite à quitter le travail, à s'abtenir d'une action bonne en elle-même, quand la santé doit en souffrir. Hé bien! l'esprit de mortification chrétienne donne cette intelligence; il veut qu'on préfère toujours l'ordre et la volonté de Dieu à son propre plaisir, et à la satisfaction de ses goûts et de ses attraits. Or, l'ordre et la volonté de Dieu sont pour un chrétien, dans le soin qu'il doit avoir de sa santé, afin de conserver le plus de capacité possible pour l'accomplissement des devoirs de son état qui, dans l'économie de la religion, sont la première condition de mérite (2). L'ordre et la volonté de Dieu sont qu'on ne travaille que dans l'intention de remplir sa vocation, et non dans celle de devenir savant, riche ou célèbre. Celle-ci n'est qu'un moyen, et celle-là est le

---

(1) «Le mot vertu dérive d'un mot qui signifie la force, *vis*, *vires*, *virtus*. La force est le fondement de la vertu, et la vertu n'est le partage que d'un être faible de sa nature, mais fort par sa volonté» (Zimmermann, ouv. cit., t. II, chap. 4).

(2) Le chrétien sait que: «l'amour de Dieu ne demande de nous que des mœurs innocentes et réglées. Qu'il veut seulement que nous fassions pour Dieu, tout ce que la raison nous doit faire pratiquer;.... qu'il ne demande pas de tous les chrétiens des austérités; il veut seulement qu'on soit sobre, modéré, dans l'usage convenable detoutes les choses de la terre;.... il diminue nos croix, à mesure qu'il modère *nos passions ardentes et notre sensibilité, qui sont la source de tous nos véritables maux*» (Fénélon, lettre 1re).

Le chrétien sait peut-être bien mieux encore que «le royaume de Dieu ne consiste point dans une scrupuleuse observation de petites formalités, mais pour chacun dans les vertus propres à son état» (id., lettre 2e)

«Que la véritable dévotion, c'est de faire de son devoir son mérite, par rapport à Dieu, son plaisir, par rapport à soi-même, et son honneur, par par rapport au monde;.... qu'il faut juger de sa dévotion par son devoir, mesurer sa dévotion sur son devoir, établir sa dévotion dans son devoir» (Bourdaloue, Pensées).

but. Aussi un chrétien qui est dans son état, compte plus, tout en travaillant selon ses forces, sur les secours de la Providence que sur ses labeurs et ses études, il est assuré que, pourvu qu'il y ait peu de sa faute (1) dans la perte des occasions de s'instruire ou d'acquérir l'aptitude à son état, Dieu ne permettra pas que la société en souffre, et c'est tout ce qu'il veut. Un chrétien voit autant la volonté de Dieu, et par conséquent son devoir, dans la récréation que dans le travail; il attend une récompense autant pour celle-là que pour celui-ci. Qu'on s'imagine donc à combien de causes d'inquiétude, de souci, de contrariété de tout genre il est inaccessible, et par conséquent combien de causes du développement anormal du système nerveux il peut éviter. Je sais qu'un enfant ne peut pas encore comprendre cette philosophie; mais un père, une mère, un précepteur, qui en sont bien pénétrés, la lui inculqueront très-facilement par des exemples (2) : car « on s'accoutume à aimer les mœurs et les sentimens des gens qu'on aime (Fénélon, Éducat. des filles, chap. 5).

L'affectibilité des nerfs peut encore être pervertie par les affections morales proprement dites; quoique la sensualité et l'amour-propre ne soient au fond pas autre chose, les affections dont je veux parler sont plus spécialement telles, parce qu'elles ont pour objet la satisfaction des propensions vicieuses psychologiques; au lieu que les erreurs de régime que font commettre la sensualité et l'amour-propre, ne paraissent venir, hormis les abus du travail, que des appétits de l'instinct et du sens vital. Il me semble qu'on peut résumer à quatre principales les affections morales dont le système nerveux peut être vicieusement impressionné : l'orgueil, la colère, la luxure et la paresse. Chez

---

(1) Oh! que je voudrais pouvoir citer ici tout le chap. 3 du livre de Fénélon, sur l'Éducation des filles. Peut-on écrire sur ce sujet d'une manière plus solide, plus aimable, et surtout plus chrétienne?

(2) Toutes les imperfections qu'il voit dans ses œuvres ne le découragent point; il se souvient que Dieu sait *de quel limon il nous a formés* (Ps.).

l'enfant et l'adolescent, la première de ces passions se manifeste par un esprit d'indépendance et d'insubordination, qui lui rendent très-pénibles, insupportables toutes les contrariétés qu'il éprouve. On sait combien ils ont de fantaisies, de désirs déraisonnables, nuisibles à leur santé, et à toute leur éducation ; il en est auxquels il est impossible de rien refuser, à moins de les voir se livrer à des emportemens violens, à une espèce de fureur, à ces accès de colère enfin qui constituent la seconde passion dont l'influence est si funeste au système nerveux. Si la crainte fait la base de l'éducation, alors la colère n'éclate pas, mais ce sont de ces dépits secrets, de ces mouvemens concentrés d'impatience qui sont encore plus pernicieux. Le moyen de prévenir ces impressions de l'orgueil et de la colère sur l'affectibilité des nerfs, c'est d'inspirer de bonne heure à l'enfant cet esprit d'obéissance chrétienne qui ne fait voir dans la puissance des supérieurs que l'accomplissement d'un des devoirs les plus sacrés de la charité. Il faut lui persuader que l'exercice de l'autorité n'est qu'une obligation de conscience dont la responsabilité est bien plus grande que celle de l'obéissance ; que l'ordre et le bonheur dans le monde reposent sur cette réciprocité de commandement et de soumission ; qu'ils voient dans leurs supérieurs cette douceur qui en fait aimer tellement le pouvoir qu'on ne s'y soumet que par amour, et cette fermeté qui le rend toujours si inébranlable qu'on ne pense pas même à lui résister. C'est ainsi qu'on éloignera le plus souvent des enfans, les causes du tempérament nerveux qui viennent de l'orgueil et de la colère.

Mais une passion bien plus active encore dans ses impressions sur le système nerveux, c'est la luxure. Sans m'arrêter ici à rappeler tout ce que les Tissot, les Doussin-Dubreuil, les Deslandes ont écrit sur l'influence *mortelle* qu'exercent sur la constitution de l'enfant en particulier, les jouissances sexuelles prématurées, dont Hofmann a dit qu'elles débilitent tant le système nerveux, que la plus légère cause dispose le corps à toute sorte de maladies ; sans m'arrêter à énumérer tous les

moyens physiques que les médecins hygiénistes ont proposés, pour prévenir le développement de cette passion, je me hâte de dire que la morale chrétienne présente, pour conserver l'innocence et la la pureté de l'enfant, un moyen dont l'efficacité le met, ce me semble, au-dessus de tous les autres; je veux parler de la confession. J'ai connu des médecins qui, sans se piquer de beaucoup de foi, ne savaient, en définitive, donner un meilleur conseil aux parens ou aux instituteurs, que celui d'amener les enfans à un prêtre, dans lequel ils pussent trouver un ami tendre qui sût lire dans leurs cœurs, et y saisir des aveux salutaires, en leur épargnant la honte de les exprimer. On comprend encore ici toute l'utilité des règles hygiéniques que la morale prescrit pour le régime alimentaire, le sommeil et le genre d'amusement, je n'y reviendrai point; mais une précaution qu'elle ne manque pas de suggérer, c'est de combattre de très-bonne heure, chez l'enfant, ce penchant naturel qu'il a souvent pour l'oisiveté, la paresse, la quatrième affection de l'âme, dont les effets funestes, sur le système nerveux, ne s'exercent surtout qu'en favorisant et entretenant particulièrement la luxure. Ici, il faudrait rappeler, en partie, l'hygiène morale du tempérament lymphatique, et en modifier les règles; mais il est d'ailleurs vraisemblable que, si on est parvenu à inspirer à l'enfant l'amour de l'obéissance, on aura, par là même, trouvé le moyen de lui donner du goût pour le travail et de le soustraire aux dangers de l'oisiveté. C'est donc en opposant aux passions de l'orgueil, de la colère, de la luxure et de la paresse, les vertus de l'obéissance et de la chasteté, que l'hygiène morale préserve l'enfance de la troisième cause du développement anormal du système nerveux; mais il en est un autre qui est dite aussi une affection de l'âme, et dont les effets sont tout aussi pernicieux, la frayeur. Je n'ai pu la ranger parmi elles, parce qu'elle me paraît dépendre plutôt d'une affectibilité particulière du principe vital, qui pervertit l'exercice du sens intime, que d'une vraie propension vicieuse psychologique. Quoi qu'il en

soit, tout le monde sait que la peur est souvent cause d'une affection nerveuse, qui se manifeste par des symptômes constituant réellement l'épilepsie. Si sur tous les sujets elle ne développe pas cette affection, elle doit, bien certainement dans tous, exciter des mouvemens de perturbation dans le système nerveux qui en vicient l'affectibilité. Il est donc très-important de prévenir, ou de modérer, chez l'enfant, le sentiment de la peur. La morale présente encore, pour cela, des moyens dont l'efficacité ne me paraît pas douteuse; il s'agit de faire comprendre à l'enfant que la solitude et l'obscurité, ne sont autre chose que la privation de la compagnie des hommes et l'absence de la lumière. C'est bien difficile; son imagination, le plus souvent préoccupée de tous ces contes ridicules, qu'il entend débiter aux bonnes femmes, peuple bientôt tous les lieux secrets et obscurs des êtres fantastiques, dont on lui a parlé. Vous n'avez donc qu'à profiter de cette disposition, d'ailleurs naturelle à la faiblesse humaine, et à la diriger dans un autre sens. Le principe chrétien offre des croyances bien propres, ce me semble, à inspirer des motifs de sécurité et de confiance, quelles que soient les circonstances qui peuvent exciter la frayeur. Dieu présent partout, veillant avec sa bonté paternelle sur toutes ses créatures, mais se plaisant surtout à exercer son pouvoir de conservation envers les plus faibles, les petits enfans (1); puis cet Esprit supérieur, sous l'action protectrice duquel chaque homme a été placé par la Providence, ce sont là des pensées

---

(1) Que de choses touchantes on peut dire aux enfans à ce sujet! il n'y a qu'à savoir profiter de ces paroles de l'évangile: « laissez venir à moi les petits enfans et ne les empêchez point... (Marc, 10-14). « Que si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui pendît au cou une de ces meules qu'un âne tourne, et qu'on le jetât au fond de la mer. Gardez-vous bien de mépriser aucun de ces petits: je vous déclare que dans le ciel leurs anges voient sans cesse la face de mon père.... Ainsi, ce n'est point la volonté de mon père, qui est dans les cieux, qu'aucun de ces petits enfans périsse » (Math., 18-6-14).

qui préoccupant l'imagination de l'enfant, pourront bien, si non tout-à-fait détruire le sentiment de la peur, au moins le modérer assez pour en rendre les effets beaucoup moins fâcheux. Tels sont les secours que la morale peut fournir à l'hygiène, pour prévenir la formation du tempérament nerveux. Mais, comme on le voit, ce n'est qu'en donnant à l'éducation une direction vraiment et solidement chrétienne, qu'ils peuvent être administrés avec toute leur puissance et toute leur efficacité. Ce n'est même, il faut le dire, qu'à cette dernière condition, qu'il est permis d'espérer l'application heureuse de l'hygiène morale aux tempéramens.

Je sens combien je suis loin d'avoir traité mon sujet avec la supériorité qu'il demande, mais n'est-il pas vrai « que ceux qui nous donnent l'occasion de penser, méritent souvent plus d'éloges que ceux qui ont découvert et confirmé des vérités » (Zimmermann, ouv. cit.)? C'est ce qui me rassure et me fait croire que, si je n'ai pas été agréable, au moins, j'aurai été utile; c'est ce qui me fait espérer que j'aurai peut-être contribué, par l'exposition de mes idées, à réaliser ce vœu du chancelier d'Angleterre : *Ut medici.... non solùm* propter necessitatem honorentur, *sed fiant demùm omnipotentiœ ac clementiœ divinœ administri in vitâ hominum propagandâ ac instaurandâ* (*Baco, op. cit.*). Daignent, mes illustres Maîtres, agréer les respectueux hommages de mes efforts, et surtout celui de la reconnaissance que je leur dois, pour l'instruction que j'en ai reçue. « *Intereà Deum humillimè rogo quò hunc laborem... uberrimâ gratiâ suâ secundet,.... veritatem tueatur atque propaget;.... quò afflicto proximo,... his et similibus opellis atque studiis efficax utilitas et salubritas accedat; et ita, juxtà meum votum,.... omnis et solus honor atque perpetua gloria redundabit in illum qui omnium veritatum* solus et verus *fons est Deus* » (*Alberti mich.. Introd. in medic., in parœnesi ad audit*).

FIN.